

La Deuxième Guerre mondiale en Alsace



Fanion dans le Rhin à Rosenau

Sommaire

"Vers une autre nuit d'Alsace..." - André Malraux	p. 2
"L'exode vers l'ouest de la commune d'Oermingen" - N. Kappes	p. 3
"Le village sur la montagne, souvenirs de la Résistance 1940-1945" - F. Bastian	p. 5
"Souvenirs de ma déportation, 30 ans après" - R. Guntz	p. 11
"Un Alsacien de la région de Bischwiller rejoint la Zone libre" – texte anonyme	p. 17
Quelques suggestions pour l'exploitation pédagogique	p. 19
Chronologie	p. 20
Lexique	p. 22
Illustrations	p. 24

Vers une autre nuit d'Alsace...

L'avion qui m'emporte à Mulhouse passe entre Altkirch et Dannemarie. C'est la même approche du soir, et sans doute le même froid sur la terre et le même brouillard...

Qu'il y a peu d'années, et que la retombée de l'espoir suffit à tout rejeter à un passé profond ! C'est sur cette petite place, à peine visible en bas, que dans la nuit d'hiver où tous les hommes ont froid avec les mêmes gestes, nous, anciens prisonniers, regardions notre première unité allemande prisonnière.

Et peut-être, au jour de la mort, me souviendrai-je de cette route qui se perd à gauche dans le soir qui tombe...

À peine était-elle une route, alors : une droite ligne de givre que teintaient les reflets d'incendie, s'enfonçait entre de hauts labours bosselés, vers Dannemarie qui flambait. Villages et bourgs n'étaient plus que des noms de flammes. Et quand le grand vent glacé soulevait la lumière, apparaissait, en position, un char que commençait à recouvrir la gelée blanche de toujours.

"Un homme aussi près que moi (le la paysannerie ne peut pas regarder brûler une ferme sans une espèce de désespoir", dit à voix basse mon voisin. Elles brûlaient presque toutes. A travers la guerre, c'était plus que la guerre, c'était le famboisement intermittent venu du fond des âges : le Fléau. Une fois de plus, la vieille terre gorgée de mort poussait dans la nuit son vieux cri saturnien.

Là où il y avait encore une étable, nos blessés dormaient le long des bêtes chaudes. Et tout près, dormaient ceux qui allaient, un quart d'heure plus tard s'allonger sur cette terre ennemie, pour l'attaque, ou pour passer leur première nuit de morts. Je n'en voyais pas un, et pourtant eux aussi emplissaient la nuit.

C'étaient ceux qui avaient connu la neige dans les maquis d'arbres nairas de Dordogne et de Corrèze, où l'on n'avancait qu'à quatre pattes, mais que la Gestapo jugeait inhabitables. Ceux qui avaient pour drapeau des bouts de mousseline. Ceux qui avaient arrêté l'avance de la *Das Reich*. Ceux qui avaient traversé la moitié de la France -dont le Massif Central- dans d'ahurissants gazos. Ceux qui, depuis que le monde est monde, chipaient les poulets. Ceux qui, dès qu'ils ne se rasaient plus, ressemblaient aux laboureurs du Moyen-Âge ; ceux du Centre venus combattre pour l'Alsace avec les copains alsaciens qui étaient venus combattre avec eux.

Ils ne faisaient rien de romanesque : ils attendaient. Ensemble. Et leur fraternité aussi venait du fond des temps, d'aussi loin que le premier sourire du premier enfant. Aussi profonde, aussi invincible que le fléau qui secouait la terre. Avec son crépitement millénaire d'incendie, l'éternité du malheur ne couvrait pas celle de ce silence fraternel.

L'avion s'éloigne, vers une autre nuit d'Alsace...

Puissent les petits enfants de ce sol ravagé se souvenir de ces hommes libres, d'une unité qui ne connut pas un Conseil de guerre ; de ces soldats que n'ont pas oublié leurs chefs

et peut-être, de ces chefs que n'ont pas oublié leurs soldats...

André MALRAUX

L'EXODE VERS L'OUEST DE LA COMMUNE D'OERMINGEN en 1939

L'ordre d'évacuer le village fut donné par arrêté préfectoral le 1er septembre 1939 à 17 h. et s'intitulait à peu près comme suit :

"Tous les habitants de la commune sans exception doivent quitter le village à 19 h."

Alors que le garde-champêtre faisait encore sa besogne d'appariteur pour annoncer la bien triste nouvelle, les cloches de nos deux églises sonnaient déjà le tocsin.

À cette heure, la plupart des gens travaillaient encore dans les champs pour rentrer leur récolte. Tout le monde avait compris ; on s'y attendait. La FRANCE était entrée en guerre et la commune d'OERMINGEN située trop près de la zone opérationnelle de la ligne MAGINOT devait être évacuée comme tant d'autres pour que la population civile soit épargnée du feu des premières lignes et de l'arrivée probable des Allemands.

Les gens se pressaient donc d'emballer le strict nécessaire et chargeaient leurs charrettes de leurs ballots de misère. On avait hâte d'emporter des vêtements chauds, des couvertures, de menues victuailles, quelques objets de valeur et le peu d'argent que chacun possédait. Bien souvent, le sac à main de nos mamans était devenu le tabernacle de tout ce qui nous restait.

Les uns attelaient leurs chevaux et d'autres leurs vaches, mais tout le monde était à égalité dans la misère et la peur.

Avant de quitter le domicile, chacun avait eu soin de libérer une dernière fois les animaux domestiques. Les poules, les lapins, les cochons, les vaches étaient désormais abandonnés à eux-mêmes et devaient pour subsister, se nourrir en errant dans la nature.

La longue caravane s'était mise en branle ; on y voyait des voitures à chevaux, des charrettes à boeufs, des poussettes d'enfants, des chats et des chiens qui suivaient tristement leur maître.

Les vieillards et les malades mal installés sur les charrettes pleuraient en regardant une dernière fois, leur village qu'ils ne reverraient peut-être plus jamais.

Pour les femmes et les enfants, c'était la séparation d'avec leurs maris et leurs papas qui, mobilisés, s'étaient rendus sous les drapeaux pour défendre la patrie.

C'était le jour de l'ultime séparation, le jour du départ vers l'inconnu, vers l'intérieur du pays à la recherche de la sécurité.

La première soirée, nous nous dirigeâmes vers l'Ouest et nous marchâmes tard dans les ténèbres pour atteindre BISCHTROFF, vers 1 h. de la nuit. C'est là, que nous avons campé la première nuit dans les granges sur de la paille que les habitants ont bien voulu mettre à notre disposition.

Le lendemain, on sonnait le rassemblement et la longue caravane se remettait en route. Il nous était interdit de prendre les grandes routes réservées uniquement aux mouvements des troupes montant vers la ligne MAGINOT. Nous devions nous contenter d'emprunter les voies

secondaires, les chemins vicinaux aux larges ornières ne facilitaient en rien la progression de nos charrettes aux roues ferrées de l'époque.

Ce deuxième jour, nous ne fîmes que quelques kilomètres pour nous arrêter à NIEDERSTINZEL où le même campement nous attendait.

Le 3^e et 4^e jour nous conduisirent à BISPING, puis à BLANCHE- EGLISE MULCEY ; là nous sommes restés bloqués pendant 4 jours.

C'est là que nous reçûmes l'ordre de laisser tout sur place. Il fallait désormais se séparer des chevaux, des vaches, qui nous avaient si courageusement convoyés et des chiens et des chats qui nous avaient si fidèlement suivis.

Embarqués dans des autocars avec nos maigres bagages, nous fûmes tous déposés à la gare de EMBERMENIL. Là, on nous a transférés dans des wagons à bestiaux et nous avons roulé en train pendant deux jours et deux nuits sans connaître la destination exacte.

De temps en temps, le train s'arrêtait pour que nous puissions nous ravitailler. Une soupe chaude, des biberons pour les nourrissons et des médicaments pour les malades et les vieillards furent distribués par les préposés bénévoles de la Croix Rouge. Vingt à trente personnes de tout âge et des deux sexes furent entassées par wagons, couchées sur de la paille. L'hygiène était réduite à sa plus simple expression ; un seul seau ordinaire servait aux besoins naturels de tout un wagon.

Le dimanche 10 septembre, le train s'arrêtait enfin pour de bon. C'était l'étape finale. À la gare, on pouvait lire le nom de "BERSAC" qui est resté gravé dans notre mémoire et dans nos cœurs.

Des gens, pleins de bon cœur et de pitié sont venus nous accueillir sur les quais de la petite gare. N'étions-nous pas à priori des étrangers, qui à cause de nos difficultés linguistiques avaient du mal à se faire comprendre ? Et pourtant, dès la première minute de la rencontre, les liens de fraternité s'étaient noués entre les populations de nos deux communes.

C'était un lourd fardeau pour les habitants de Bersac, d'accueillir des femmes sans maris, des enfants et des vieillards venus de l'extrême pointe est de notre pays.

je voudrais aussi attirer l'attention sur un événement historique, mais plus plaisant. C'est à Bersac dans le petit " Bistrot " que nos grands-pères ont suivi leurs premiers cours de français en apprenant la phrase suivante : "Encore une chopine".

Tout cela, j'ai essayé de vous le décrire en quelques lignes seulement, pour livrer à la méditation de nos jeunes générations surtout, le *pourquoi* de ces rencontres amicales entre nos deux communes : BERSAC et OERMINGEN

Ces rencontres sont le souvenir de l'exode des frontaliers, vécu il y a 35 ans, mais aussi celui de l'altruisme des habitants de BERSAC à l'égard de notre population.

Norbert KAPPES

LE VILLAGE SUR LA MONTAGNE

Souvenirs de la Résistance 1940 – 1945

Volksberg, autant par sa situation géographique que par l'esprit de ses habitants, était un lieu privilégié pour devenir un centre de résistance à l'occupant.

Situé à l'écart de toute voie de communication importante dans un creux de plateau de l'Alsace Bossue, sur une route secondaire ne desservant que les deux villages de Volksberg et de Weisslingen, entouré de vastes forêts qui permettaient de passer discrètement en France au delà des Vosges ou en Lorraine, le village n'avait pas d'intérêt stratégique. Le plus proche poste de gendarmerie dont il dépendait était à Diemeringen, à 13 kilomètres.

Les gendarmes du troisième Reich ne venaient pas trop souvent. Les habitants les saoulaient de Schnapps et leur laissaient entendre que la forêt qu'ils devaient traverser était infestée de "terroristes". Ceux-ci entretenaient d'ailleurs leur réputation en faisant une apparition fugitive au coin d'un bois ou en tirant un coup de feu (en l'air, bien entendu).

On se racontait aussi - à l'oreille pour être sûr que tout le monde finisse par le savoir - des légendes terrifiantes comme celle du gendarme de Wingen allant chercher, en toute innocence, des champignons dans la forêt et qui se trouva tout d'un coup devant un terroriste armé jusqu'aux dents qui le mit en joue et lui dit : "Fais ta prière, tu vas mourir !" Le malheureux supplia : "Je ne vous veux aucun mal, je suis père de famille, ce n'est pas ma faute si...". Effectivement, nous n'avions pas à nous plaindre de nos gendarmes qui ne demandaient qu'une chose : que "ça finisse" et qu'ils puissent retourner chez eux. Bref, notre terroriste compréhensif se laissa attendrir, le laissa aller après lui avoir fait crier "Vive la France" et jurer qu'il ne remettrait plus les pieds dans la forêt.

La France "non occupée"

Le fait est que les gendarmes ne tenaient pas du tout à voir ce qui se passait dans la forêt. J'ai vu un commando, venu en camion, s'avancer sur le "Militärsträssel" à Volksberg jusqu'à cent mètres de la forêt, mettre une mitrailleuse en batterie, se "planquer" à l'ombre et repartir victorieusement avant que les brumes du soir n'enveloppent de leur mystère les taillis du "Heckeland".

Quand les troupes allemandes occupèrent toute la France, les initiés disaient avec un clignement d'oeil, que notre secteur était "s'unbsetzte Frankreich", la France non occupée.

Une telle situation n'était possible qu'avec la complicité de tous les habitants, et, à ce point de vue aussi, Volksberg était un village à part. Car nos villages étaient souvent divisés : au point de vue religieux en deux confessions, quelques fois rivales et au point de vue politique - je simplifie- en "autonomistes" et francophiles.

Or Volksberg était entièrement protestant. Il n'y avait que cinq ou six familles catholiques dans l'annexe "Roessert", et tous étaient francophiles. Il n'y a jamais eu d'adhérents aux fameuses "Jungmannschaften" qui singeaient les S.A. d'outre-Rhin (sections d'assaut hitlériennes) et qui défilaient en chemises blanches et pantalons noirs, clamant le martyre de l'Alsace sous l'abominable joug français

Autre fait favorable à la Résistance : en 1940 avaient été abandonnés dans la forêt des dépôts de munitions et des armes qui furent récupérés avant que les Allemands ne puissent faire main basse sur tout.

Ce à partir de quoi devait se développer la "Résistance", fut, à mon sens, d'abord un acte de charité de nombreux soldats français qui avaient réussi à ne pas se faire prendre ou avaient réussi à s'évader des camps de prisonniers, cherchaient à regagner à travers les bois l'"intérieur". Ils frappaient à nos portes et chacun leur aidait comme il pouvait avec de la nourriture, des habits ou en leur expliquant le chemin à suivre. Certains les accompagnaient jusque chez un ami qui les prendrait en charge à son tour.

Il m'est impossible de donner des chiffres en ce qui concerne le nombre de soldats "passés". Nos "passeurs" eurent de la chance. Seule une jeune fille, Élise Schmitt, soupçonnée, fut arrêtée, internée à Schirmeck puis relâchée, faute de preuves, après quelques semaines.

Volksberg, un village "sans histoires"

Le "Ortsgruppenleiter", responsable politique, en fait maître de la Commune, m'avait nommé d'office "Hitlerjugendführer" (chef local des jeunes hitlériennes) puisque l'enseignement de la jeunesse faisait parti de mes fonctions pastorales. Mais mon zèle d'éducateur ne devait pas correspondre à ce que l'on attendait de moi. Je fus promptement remplacé par un jeune innocent qui n'avait pas encore compris, mais montra bientôt autant de zèle que moi. Le "Ortsgruppenleiter" pouvait signaler à la Kreisleitung (équivalent de sous-préfecture) qu'il y avait un groupe de H.J. à Volksberg.

Il y eut de même une "Ortsfrauenschaft" (groupe local de femmes), en fait l'ouvroir des dames d'avant la guerre que dirigeait mon épouse -et naturellement elle fut nommée d'office "Ortsfrauenschaftsleiterin". Pour cultiver l'esprit national-socialiste de nos paysannes il fallut leur lire la Bible hitlérienne, *Mein Kampf*. Ce qui fut fait si consciencieusement qu'elles prirent rapidement en horreur ces "leçons", que nous complétions confidentiellement de commentaires appropriés. Mon épouse ayant exprimé ses "profonds regrets" de ne pouvoir assister aux stages de formation qui avaient lieu le dimanche matin à Saverne, elle fut remplacée à son tour. L'"Ortsgruppenleiter", désolé, me montra la lettre de la "Kreisleitung" : *"...Es ist untragbar, daß eine Ortsfrauenschaftsleiterin sich am Sonntag grundsätzlich nicht frei machen kann..."*. Mon épouse avait écrit que le dimanche elle jouait de l'orgue aux cultes.

Je dis à notre "Ortsgruppenleiter" combien nous étions navrés de ne pouvoir faire mieux et proposais mes services dans un domaine important de l'économie nationale -socialiste : l'apiculture. Mon nom m'ouvrit les portes du monde apicole, je fus appelé à suivre des cours spéciaux à l'Institut de Zoologie de Fribourg, nommé "national sozialistischer Bienenschverständiger des Landkreis Zabren" et "Mitglied der Reichsfachgruppe Imker - Berlin" - dommage que ces titres et fonctions n'impliquaient pas le port d'un de ces uniformes rutilants !

Nous assistions sagement aux réunions politiques qui se terminaient invariablement par le "HorstWessel-Lied" et nous pensions au moins aux paroles, qu'en douce j'avais apprises à d'autres - et que certains crânement chantaient. Je vois encore le regard intrigué du "Ortsgruppenleiter" qui constatait que le mouvement des lèvres ne concordait pas avec les paroles officielles ; en effet, sur l'air des S.A., nous chantions :

*Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine
Car malgré vous, nous resterons français.*

*Vous avez pu germaniser la plaine,
mais notre coeur, vous ne l'aurez jamais !*

L'instituteur, pour retrouver sa famille ⁽¹⁾ - son épouse était malade - était entré au parti ; mais il enseignait le français à mes enfants. Nous n'avons d'ailleurs jamais parlé une autre langue avec lui.

Volksberg : un village sans "histoires" où tout se passait dans le calme et dans l'ordre. Aucune dénonciation, aucune manifestation d'hostilité vis à vis de l'occupant, mais une complicité de tous, à tout instant, et la même résistance résolue et farouche sous un air de bonhomie naïve.

Pourtant je faillis me faire arrêter.

En 1943, il nous fut interdit de célébrer des cultes les jeudis de l'Ascension pour ne pas affaiblir par une journée chômée le potentiel de guerre. Avec d'autres collègues j'annonçais le dimanche d'avant le culte de la fête de l'Ascension. Le culte eut lieu dans une église archicomble et même notre "Ortsgruppenleiter" était là. Je commençai mon sermon en disant que depuis des siècles la chrétienté célébrait l'Ascension de son unique Chef et Seigneur le quarantième jour après Pâques...

Ce n'est que l'intervention de notre évêque ⁽²⁾, le pasteur Maurer, qui me sauva, ainsi que quelques autres, de la prison. Il aurait dit au chef de la Gestapo ⁽³⁾:

"Vous n'allez pas arrêter ces fidèles pasteurs ?"

"Fidèles"...

La résistance s'organise

Mais bientôt cette résistance devait prendre d'autres formes. Le "passage" des prisonniers ou des astreints au S.T.O. ⁽⁴⁾ évadés devenait de plus en plus difficile.

Ceux que nous appelions "partisans" et les allemands "terroristes" devenaient de plus en plus nombreux dans les forêts. Dans certains villages il y eut des vols, des pillages, voire même des actes de violence ou de vengeance là où ces hommes n'étaient pas soutenus ou dénoncés et traqués. Ils se défendaient pour vivre -et les armes ne manquaient pas.

Il y eut les jeunes gens appelés au R.A.D. ⁽⁵⁾ puis directement incorporés à la "Wehrmacht", les "malgré nous" qui soit ne donnaient pas suite à l'ordre de mobilisation, soit, à l'occasion d'une permission, voulaient rester pour ne pas rejoindre leur corps en Russie. Il fallait les cacher -à l'insu de leur famille, celle-ci attirant sur elle des représailles (la déportation) si la Gestapo la soupçonnait de complicité.

Notre méthode consistait à faire faire au jeune homme à sa famille et à ses amis, ses adieux exactement comme s'il partait réellement. Puis le soir, il se rendait à la gare pour prendre le dernier train, faisait timbrer sa permission ou son titre de transport et descendait à contre-voie à la gare suivante et disparaissait dans la nuit.

Mais il fallait aussi songer à cacher, nourrir, organiser l'existence de tout ce monde dans l'ordre pour empêcher tout brigandage et préparer une résistance active.

Dès 1943 mon ami, M. Fricker, pasteur à Tieffenbach, me contacta. Il s'agissait de créer dans nos villages de petits groupes de quelques hommes absolument sûrs pouvant servir de passeurs, d'agents de liaison, etc. ne connaissant que leur supérieur immédiat, s'appuyant

chacun sur quelques amis également sûrs qui ne connaîtraient pas les autres maillons de la chaîne. Cela pour limiter les dégâts en cas d'arrestation de l'un ou de l'autre.

Ainsi je n'ai jamais su - ni d'ailleurs demandé - avant 1945 qui était le chef de mon ami Fricker et à Volksberg il n'y avait que cinq ou six hommes qui savaient quel était mon rôle. En dehors de mes subordonnés je n'ai connu que quelques personnes, comme le docteur Westphal (qui me fournissait de l'essence et des médicaments pour mes hommes au maquis), l'instituteur Geffé, de Weisslingen, agent de liaison ou M. Pfalzgraf de Bouxwiller...

Il fallut trouver des pseudonymes, des signes de reconnaissance et de ralliement.

Pour l'organisation pratique du maquis, j'eus la chance de découvrir François Jaming, "Émile". Il avait été mobilisé dans l'armée allemande et était cuisinier d'une unité stationnée en Yougoslavie. Pendant le jour il faisait la popotte, mais la nuit il rejoignait les partisans de Tito. Rentré en permission, il n'était plus reparti. Avec l'expérience acquise en Yougoslavie il avait déjà commencé à former un ou deux groupes de "partisans" quand je le contactai. Il n'y avait qu'à intégrer ces premiers éléments dans la Résistance F.F.I. "officielle" si l'on peut dire, les développer et organiser un "maquis".

Par M. Fricker, nous recevions de l'argent pour acheter du bétail (Émile était boucher et savait trouver des bêtes). Le garde-forestier, M. Oelvogel Louis était de notre côté et il y avait pas mal de gibier dans la forêt. Je recevais des paquets de cartes d'alimentation (le plus difficile était de faire acheter par diverses ménagères sans éveiller les soupçons). Le boulanger Muck Fritz cuisait de grosses boules de pain. Les paysans "oubliaient" des paniers de légumes ou des sacs de pommes de terre au coin d'un champ et retrouvaient, le lendemain, leurs paniers vides et les sacs proprement pliés. Quand le tonneau de cidre de Dambacher Adolphe était vide, il le retrouvait là où l'avait déposé, plein.

Pour l'habitat, Émile savait faire construire des abris souterrains pour groupes de six ou huit hommes. Ces abris étaient parfaitement invisibles et le grand plaisir d'Émile était de me conduire près d'un de ces abris, après l'achèvement, et me demander de le trouver. Comme je ne trouvais rien, il enlevait un petit sapin, ou une plaque de mousse, dégageait une trappe d'où émergeaient mes bonshommes, fiers d'avoir attrapé leur chef.

Il y avait ainsi une dizaine de groupes organisés, sans compter d'autres groupes "sauvages" dans la profondeur des forêts. Il y avait des endroits où même Émile ne s'aventurait pas. Dans notre "domaine" il n'y a jamais eu le moindre incident. Nous recevions tout ce dont nous avions besoin. Avisant, par exemple, un jour dans une cour ouverte des plaques de tôle ondulée - dont nous avions grand besoin - je fis remarquer au fermier que c'était bien imprudent de les laisser ainsi et lui demandai ce qu'il dirait si elles disparaissaient ?

"Que quelqu'un en a eu besoin", me répondit-il avec un sourire malicieux.

Évidemment le lendemain elles avaient disparu. Jusqu'à l'Ortsgruppenleiter qui se déclara enclin à fournir un jambon. Il est vrai que c'était à cette époque, après un certain 6 juin, où plus d'un se réveillait un beau jour avec une âme de patriote français. J'ai fait décliner cette offre, craignant que le jambon ne reste en travers dans la gorge de mes gaillards.

La consigne était d'éviter tout ce qui pouvait fournir des indications à l'ennemi. Il devait savoir qu'il y avait un grand nombre d'hommes armés dans les forêts, mais il fallait qu'ils fussent invisibles et insaisissables. À l'approche d'inconnus ils devaient disparaître.

D'ailleurs, en dehors d'actes de sabotage nous ne pouvions rien faire. Mais il n'y avait pas tous les jours à faire sauter des ponts ou couper des lignes téléphoniques. Alors il leur arrivait de jouer un bon tour : notre Ortsgruppenleiter allant un jour avec un groupe d'hommes creuser au fameux fossé antichar se trouva dans le "Dielenweg" (chemin forestier vers Waldhambach) devant une mitrailleuse et un groupe de gaillards qui lui enlevèrent l'insigne du parti et le firent boire à la victoire des alliés. Il leur fit un petit discours les exhortant à se tenir tranquilles, que ce n'était pas encore le moment de se manifester... (C'est du moins ce qui m'a été raconté - par d'autres que mes hommes qui déçument ne pouvaient raconter à leur chef qu'ils avaient enfreint les consignes.)

Un espion infiltré

Mais si nous étions bien organisés, l'ennemi s'organisa aussi. Des miliciens français, se disant prisonniers évadés, étaient lâchés dans les campagnes. Ils s'adressaient aux gens qu'ils rencontraient, allaient frapper aux portes demandant à manger, où ils pouvaient se cacher et trouver aide, etc. Et puis, le lendemain un autobus de la Gestapo venait cueillir tous ceux qui leur avait donné quelque chose, ne fut-ce qu'une cigarette, comme M. Schwenck, le facteur de Rosteig qui fut emprisonné plusieurs semaines.

J'avais fait passer la consigne de ne jamais donner la moindre chose à qui que ce soit qui ne fut connu comme "sûr". En effet, il était très peu probable qu'en 1943 et surtout en 1944, où les filières étaient très bien organisées - même en Allemagne - qu'un évadé puisse se présenter sans références et à quelqu'un d'autre qu'à un membre d'une filière. Autant que je sache, un seul habitant s'est fait prendre à Volksberg par un de ces traîtres.

Mais moi, j'en ai envoyé promener un "vrai". Le mot de passe était "Calvi". À ma question de quelle ville il venait, il ne put me répondre. Je lui donnai le conseil - bien ambigu mais le seul que je pouvais donner - de retourner là d'où il était venu. C'est ce qu'il fit et fut mis à l'abri, comme je l'appris plus tard.

Tout alla bien jusqu'aux premiers jours d'octobre 1944. Un de ces "évadés" s'était aventuré dans la forêt et était tombé sur un groupe creusant un abri. Il fallait l'arrêter. Le soir, au rapport dans la sapinière Dambacher, le chef du groupe me rendit compte de l'affaire. La consigne était formelle : tout inconnu qui s'introduit au maquis est à liquider. Je ne pus me résoudre à ordonner l'exécution d'un homme - peut-être innocent. Je donnai l'ordre de le surveiller étroitement pour qu'il ne puisse s'échapper. C'est pourtant ce qu'il fit deux ou trois jours après.

Si j'avais été prévenu de cette évasion, j'aurais simplement fait évacuer la partie du maquis que l'espion avait connue. J'avais déjà eu recours à ce procédé, après que le garde forestier m'eut prévenu qu'une grande chasse allait avoir lieu, et tout s'était très bien passé. Mais le chef du groupe ne me dit rien.

Alors, dans la nuit du 11 au 12 octobre, un bataillon de S.S. débarquant près du "Speckbronn" s'infiltra par la forêt et vint cerner le lieu où l'espion avait été retenu. Un groupe surpris fut fait prisonnier ; un autre se défendit, un lieutenant polonais, Casimir Deresinsky fut tué au fusil mitrailleur qu'il desservait, le reste sut "décrocher" et disparaître - sauf quelques Russes qui se laissèrent arrêter sans résister.

Les prisonniers, six Français dont un blessé, furent emmenés à Oermingen.

Étant au village, je les vis passer dans un camion découvert et nos regards se rencontrèrent. Seul "Chardon" baissa la tête. Dès lors je sus que mon tour d'être arrêté viendrait bientôt. J'aurais pu m'installer tout simplement au maquis : "Émile" y avait préparé mon abri personnel. Mais il y avait toute ma famille, et puis, en me laissant prendre je pourrai peut-être empêcher une avalanche d'arrestations dans le village...

J'appris plus tard que le blessé mourut le lendemain (empoisonné par un liquide qui lui fut donné après qu'il eut demandé à boire, m'affirmèrent les autres) et Chardon "parla" aux interrogatoires. C'était le seul qui connaissait la véritable identité du "capitaine Henry" et de "monsieur Charles".

Lundi, le 16 octobre - mon anniversaire de naissance ! - les issues des villages de Tieffenbach et de Volksberg furent bloquées par un commando de S.S. et de S.D. spécialisé dans le combat contre les "terroristes". Les presbytères furent cernés. M. Fricker fut confronté à Chardon, à Tieffenbach, moi-même peu après à la Mairie de Volksberg. J'étais avec quelques autres hommes pris au hasard dans la rue. Lorsque le chef du commando pointait vers l'un des hommes en demandant (en français) : C'est celui-là ? Chardon disait "Non", mais quand le doigt me désigna, il se contenta de baisser la tête.

"Émile", dont ils ne savaient pas le vrai nom, mais à peu près l'adresse, eut le temps de disparaître dans une grange, sous le foin.

Nous fûmes enfermés, chacun seul dans une cellule à la prison de Saverne. Vendredi le 20 octobre, Mme Fricker et mon épouse, ainsi que la mère d'Émile furent également arrêtées. La femme d'Émile étant enceinte fut laissée en liberté. Le jour même nous fûmes tous transférés au camp de Schirmeck.

Alors commença une autre aventure.

Mais plus personne ne fût arrêté. La Gestapo avait bien fini par apprendre par les prisonniers auxquels on promettait la liberté s'ils collaboraient, qu'un "Simon" venait leur couper les cheveux, qu'il y avait naturellement "Émile" mais aussi un "Jacques", un "Dédé" sans parler d'autres personnages fantaisistes, tel ce grand barbu noir inventé par M. Fricker, ainsi que - comme tout le monde le savait - des centaines de "terroristes" armés qui occupaient la forêt... La consigne était d'exagérer le nombre d'hommes, la force et l'importance - comme tout le monde le savait encore une fois ! - de cette armée secrète...

L'ennemi ne retourna pas dans la forêt pour voir. Il avait d'ailleurs autre chose à faire. Les hommes du maquis se reconstituèrent, mais sans contact avec le Réseau, ils ne purent que survivre. D'ailleurs, quelques semaines plus tard, ce fut la libération de l'Alsace.

Nos hommes faits prisonniers furent internés et en tant que F.F.I. considérés comme "prisonniers de guerre". M. Fricker et moi passâmes par les "camps de la mort".

Mais çà c'est une autre histoire...

F. Bastian

Notes

⁽¹⁾ Les fonctionnaires, les médecins ainsi que certains employés furent astreints fin 1940 à une "Umschulung" dans le "Reich", une espèce de recyclage surtout politique. Les enseignants devaient à la suite de la "Umschulung" occuper un poste en Allemagne et ne pouvaient retourner en Alsace qu'après avoir donné des garanties montrant leur conversion au national-socialisme.

⁽²⁾ Le Président du Directoire de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg en Alsace et en Lorraine portait pendant l'occupation le titre d'évêque.

⁽³⁾ "Geheime Staatspolizei" : police secrète d'état, de sinistre mémoire. Réputée pour ses "interrogatoires" avec tortures.

⁽⁴⁾ "Service obligatoire du Travail" auquel étaient astreints de jeunes français. Ils étaient envoyés en Allemagne, en principe échangés contre des prisonniers de guerre.

⁽⁵⁾ "Reichsarbeitsdienst" : formation paramilitaire dans laquelle étaient incorporés les adolescents à 16 ans d'où ils passaient automatiquement à 18 ans dans la Wehrmacht.

L'équivalent féminin était "le B.D.M.", "Bund deutscher Mädchen". Les jeunes filles pouvaient être versées dans divers services de l'armée ; en 1944 même dans la D.C.A. comme "Luftwaffenhelferin".

SOUVENIRS DE MA DÉPORTATION

30 ANS APRÈS

Septembre 1939. Évacuation de Strasbourg.

Ma femme partit seule avec notre fils Paul qui avait 4 mois. Le lendemain je partais pour Toulouse, affectation spéciale pour la Radio. Nous croisions des trains montant vers la Ligne Maginot. Combien la France se croyait en sécurité derrière cette monstrueuse ligne !

Était-ce la guerre ? Le calme semblait endormir notre pays. A part les réfugiés d'Alsace qui se terraient dans le Périgord, le Français vivait normalement. En face de la ligne Maginot, la Ligne Siegfried semblait tout aussi calme. La France cependant veillait, tout comme la Belgique et la Hollande. C'était la drôle de guerre.

Le 10 mai 1940, ce fut le réveil.

En 1938, la France et ses anciens alliés ne se sont pas opposés à l'annexion de l'Autriche ; en 1939, le pays des Sudètes et la Tchécoslovaquie aussi sont annexés. Mais quand l'Allemagne envahit la Pologne le 3 septembre 1939, la France et l'Angleterre déclarent la guerre au Reich. On connaît la suite.

L'Allemagne, contournant la ligne Maginot, envahit la Belgique. La campagne de France se solde par une défaite rapide de notre armée, très mal préparée à résister à un ennemi organisé supérieurement, préparé à venger le honteux traité de Versailles (1919). La France demande l'armistice le 17 juin 1940. Le 18 juin c'est l'appel du Général de Gaulle qui invite tous les Français à la Résistance. La célèbre phrase : "La France a perdu une bataille, elle n'a pas perdu la guerre" sera le point de départ de la Résistance. Ayant entendu la veille la voix du maréchal Pétain demander l'armistice, cet appel à la résistance de De Gaulle prit aussitôt forme pour moi. Toujours à Toulouse, sans nouvelles des miens, je reçus fin août une lettre de la Mairie de Strasbourg, m'offrant une place de 1er violon à l'orchestre Municipal. Avec mon beau-frère démobilisé à Toulouse et les services de la Préfecture, nous organisons le retour, le rapatriement des Alsaciens. J'ignorais encore que l'Alsace était bel et bien annexée et ne pouvais m'imaginer le drame qui nous attendait, drame préparé minutieusement par l'administration allemande. La France et l'Angleterre étaient aveugles.

Fin septembre 1940, un train de marchandises partit de Toulouse emmenant les réfugiés vers l'Alsace. Mon premier choc au cœur fut à Mâcon la ligne de démarcation : la gare était pavoisée de drapeaux allemands à croix gammée ; sur les quais les premiers S.S. À Belfort je vis les premiers prisonniers français. Mon cœur se serrait de plus en plus.

À Mulhouse réception sur le quai de la gare par le "Bürgermeister" nous souhaitant la bienvenue et à Strasbourg le "Bürgermeister" Dr. Ernst, "Altelsässer", nous accueillit. "Nous rentrions enfin chez nous dans le pays de notre race ; c'était la "Heimkehr der Brüder" ; le Reich nous tendait ses bras ; on ferait de bons soldats, de bons aryens" etc... Je retrouvais enfin les miens. Souvenir marquant : sur le seuil de la porte, les premières paroles de ma femme : "Cela ne restera pas ainsi car nous gagnerons la guerre, nous !"

Le cauchemar national-socialiste allait commencer. Je prenais mon travail à l'orchestre. La valse des chefs d'orchestre allemands qui nous inculquaient la culture allemande se

poursuivait. Les grands chefs, pour la plupart des juifs, étaient partis en Amérique. Nous eûmes en 1942 la chance d'avoir un bon chef, le seul d'ailleurs, un Autrichien Hans Rosbaud, qui n'était pas nazi, nous comprenait et nous estimait. L'orchestre avait besoin de musiciens qu'il cherchait en France, en Belgique et en Hollande. Il y avait aussi des Allemands féroce­ment nazis et qui ont su se faire exempter du service militaire.

Dès novembre 1940, j'entrais dans la Résistance avec 2 autres membres de l'orchestre. Ma femme et mes beaux­parents se joignirent au groupe. Notre réseau, groupé en 1945 sous le sigle A.V. (armée volontaire) faisait partie du réseau Est, chef Dr. Bareiss (condamné à mort le 10/3/43) groupement Brecheisen - Deiber. Les premiers mois, notre action consistait surtout à redonner courage, à remonter le moral, à faire renaître l'Espoir que la guerre n'était pas perdue. Il fallait par tous les moyens s'opposer à la germanisation de la population. Les Allemands commençaient à se rendre compte que la masse ne marchait que par la force. Pendant les mois suivants, on essaya d'entrer en contact avec la France combattante, la zone libre, Londres ; en vain.

L'Alsace était bel et bien abandonnée et il ne fallait plus compter que sur nous-mêmes. En juin 1940 ma femme, réfugiée à Epfig avait, avec l'aide de la population, pu faire évader déjà une quarantaine de prisonniers français. A Strasbourg on commençait à s'organiser. Mon beau-père, de par ses relations d'affaires, s'occupait du ramassage de l'argent. Il nous fallait du ravitaillement, des effets civils pour des prisonniers qui commençaient à s'évader ; il fallait les héberger, leur faire établir des papiers, des photos d'identité, de faux papiers avec l'aide de bons amis. Les prisonniers étaient conduits vers des lieux de rendez-vous à dates et heures convenues. Les prisonniers affluaient de partout et il nous fallait à tous redoubler de prudence, les contrôles se faisant de plus en plus serrés et les arrestations de plus en plus nombreuses. C'est ainsi que tous les membres de notre groupe furent arrêtés les uns après les autres et mis en prison ou dans des camps. Il ne restait plus en fin de compte que mes deux amis, mes beaux-parents, ma femme et moi et de nombreux prisonniers attendaient de pouvoir passer en France, en Suisse pour s'engager et rallier la France combattante par l'Espagne. Nous avions deux passeurs braves au possible, qui ont convoyé un grand nombre d'évadés. Passages par le Climont, le Tanney s/Gérardmer et le réseau continuait jusqu'à Mâcon où la ligne de démarcation offrait des difficultés qui disparaissent en novembre 1942, les Allemands occupant la zone libre, les Alliés débarquant en Afrique du Nord.

En s'apant où nous pouvions, en résistant aux idées, à l'endoctrinement, à la culture nazie par tous nos moyens, nous avons continué notre besogne, abandonnés de tout et de tous. Nous avons pu ouvrir une voie vers la Suisse où une filière s'occupait de nos prisonniers ainsi que de jeunes Alsaciens fuyant le service obligatoire dans la Wehrmacht. Pour ce faire, je devais contacter un batelier qui s'était fait prendre et nous avait tous donnés. Ce fut notre perte ; je me rappelle des faits toute ma vie.

L'arrestation

L'étau se resserre. Depuis 8 jours mon ami est arrêté. Je me sens surveillé, suivi. La femme du batelier, accompagnée d'un membre de la Gestapo, a assisté à une soirée théâtrale pour pouvoir me reconnaître. C'était une soirée consacrée au poète allemand HOELDERLIN, textes encadrés par des extraits symphoniques.

Elle a d'ailleurs été arrêtée deux jours avant moi. Le matin du 30 juin 43 à 8 h. 30 coup de sonnette ; nous nous regardions ma femme et moi, sachant que notre tour est arrivé.

C'était en effet la Gestapo qui venait m'arrêter mais faisant auparavant une perquisition en règle. Je fus donc conduit à la prison de Kehl pour y rester dix-sept mois, seul dans une cellule avec une petite fenêtre haut perchée au grillage double muni d'un treillis à mailles serrées qui obscurcit et fait cligner des yeux. Tout était sinistre. Comme j'étais en détention "de sûreté", on m'a pris tous mes objets personnels, ne me laissant que mes vêtements et jamais je n'ai vu ni couteau, ni objet tranchant. Pendant une quinzaine de jours, on me donna un compagnon pour m'apprendre à organiser mon travail, la discipline cellulaire, l'hygiène cellulaire aussi, qui était spéciale, ne possédant ni lavabo, ni eau. Nourriture infecte et insuffisante ; un gestionnaire "Verwalter" d'une bêtise et stupidité agressive, plein de haine pour tout ce qui est Alsacien. Interrogatoires journaliers avec la Gestapo durant six semaines, vraie torture morale. Le jour où l'on m'a confronté avec le batelier, le Gestapo était lui-même écoeuré de tous les détails que ce traître étalait mais que j'arrivais à contredire. Je passais mes nuits des heures durant à construire ma défense. Huit jours après mon arrestation mes beaux-parents furent emprisonnés à leur tour ; mon beau-père logeait au 1er étage en face de mon ami, ma belle-mère était internée dans la vieille et terrible prison Ste Marguerite.

Contrairement à mon ami qui a eu droit à un terrible coup de pied dans le bas-ventre, nous n'avons pas subi de torture physique. Mystère. Naturellement nous ne pouvions correspondre par le moindre signe ou papier et nous ne nous sommes vus que trois fois durant notre séjour à Kehl, de loin et furtivement, sans un mot. Heureusement que nous avons pu, juste avant notre arrestation, faire évader l'un des passeurs ; l'autre malheureusement a été interné à Buchenwald mais en est revenu.

Je passe toutes les ruses qu'on a employées pour nous faire parler, fausses signatures, déclarations signées mais dont il restait des lignes en blanc (pour permettre à la Gestapo d'y ajouter de fausses déclarations, etc...). Finalement un volumineux dossier a été acheminé à la Volksgericht à Berlin. Tous nos dossiers furent ajournés trois fois et ont été détruits par le feu lors du bombardement sur Berlin en avril 1945. Providence !

KEHL 30 juin 1943 – 23 novembre 1944

Dix-sept mois de cellule, seul, avec le grabat cadenassé au mur pour éviter au prisonnier de s'allonger ou s'asseoir ! Se sentir surveillé à longueur de journée par la petite ouverture de la porte, entendre la nuit l'arrivée de l'auto de la Gestapo avec son chargement de nouveaux prisonniers, la sonnette de la grille qui réveille tous les dormeurs, les pas lourds qui résonnent dans les couloirs pour s'arrêter peut-être devant ma porte et me tirer pour un autre transfert ailleurs encore plus sinistre ! Le sommeil qui vous fuit, les pensées qui torturent, le réveil bruyant à 6 h. ! Le petit déjeuner, de l'eau noire à peine tiède avec une tranche de pain qui devra durer 24 h. ! Après ce repas chacun doit chercher une cruche d'eau pour sa toilette et nettoyer la tinette. A 7 h. mon travail journalier commence, toujours seul dans ma cellule jusqu'à 19 h., travail qui consiste à emballer des petites boîtes de carton pour munition, à coller des étiquettes et ranger le tout dans d'énormes cartons. A 10 h. sortie en file indienne au préau, où avant de commencer la marche, nous devons nous mettre contre le mur. Durant vingt minutes c'est la promenade, carrousel hygiénique à vive allure avec défense de parler, de faire signe et sous la surveillance continue des gardiens ; ceci par équipes et sans jamais pouvoir rencontrer mon beau-père et mes deux amis. Je reste seul, désespérément seul, avec la faim continue qui colle aux entrailles, avec cette odeur particulière qui me poursuit, odeur de colle, de carton, d'urine, de cuisine, de prison. Les seuls moments de repos sont ceux des repas qui contiennent plus de liquide que d'aliments qui se répartissent en rutabaga, pâtes pleines de vers, harengs servis à la louche tant ils sont déchiquetés, aliments avariés de toutes sortes ; tout était englouti mais une demi-heure plus tard, la faim recommençait. Grâce à ma

foi et ma prière le moral ne flanchait pas encore. À chaque instant et durant nos promenades c'était la fouille systématique dans les cellules et malheur pour celui chez lequel on trouvait une mine de crayon, un bout de papier ou autre ; c'était le bunker, le matraquage et privation de nourriture. Sous ma cellule se trouvaient les bunkers où la Gestapo "interrogeait et torturait" et les hurlements et cris montaient jusqu'à moi. Tous les lundis ma femme apportait le linge de rechange avec, soit un fruit, soit un médicament fortifiant que trop souvent on me refusait après me les avoir cependant montrés. Ma femme a eu la permission de me voir cinq minutes après six mois de détention en présence du gestionnaire et à peine trois minutes six mois plus tard ; une seule lettre de quelques lignes par mois, lettre contrôlée par la Gestapo mais transmise cinq à six semaines plus tard.

À travers l'Allemagne

Le 23 novembre 1944 au matin, remue-ménage dans tout le bâtiment ; le bruit court que nous serons transférés dans une autre prison. J'entendais le canon, des mitrailleuses, des explosions, mais n'ayant jamais pu avoir des nouvelles, j'étais loin de me douter que Strasbourg était en train d'être libéré par les soldats de Leclerc. Je croyais que la milice civile (Volkssturm) était en exercice. Mes camarades du réseau Alliance étaient entraînés par la Gestapo dans la forêt du Rhin toute proche, fusillés et jetés dans le Rhin ; ils avaient 20 ans. Jamais je ne pourrai oublier cette matinée. À 15 h. nous fûmes évacués et c'est alors que j'apprends les nouvelles de la situation et que je revois enfin mon beau-père. Plus tard nous apprenons que ma belle-mère transférée dans la prison de Fribourg, a failli brûler vive dans le bombardement qui fit 600 morts autour d'elle.

Voyage en camion sous la pluie diluvienne ; nous arrivons trempés, la nuit, à Wolfach. On me met toujours seul en cellule, mais mon beau-père dans la cellule contiguë. C'est ainsi que nous correspondons par signal morse et tous les prisonniers se communiquent la nouvelle de la libération de Strasbourg par les soldats de Leclerc, qui était encore pour nous tous un inconnu. Notre moral à tous grimpe, l'Espoir revit en tous, alors que nos gardiens paraissent très démoralisés. Pendant nos promenades journalières nous sommes à présent surveillés par des gardiens (même un gosse de 9 ans) juchés sur un char à bancs, revolver au poing. Le 6 janvier 1945 je suis enchaîné avec un industriel strasbourgeois et transféré au bagne de Ludwigsburg. Nous pataugeons dans la neige jusqu'à la gare et sommes mêlés à la population de centaines de réfugiés allemands, sac au dos, grosses valises en mains, fuyant l'avance des troupes alliées. Malgré notre angoisse, le cœur saute de joie et d'espoir, n'ayant jamais douté de la victoire. En arrivant à Stuttgart, nous voyons la gare démolie. Vers 10 h., nous arrivons au bagne de Ludwigsburg où sont internés environ 3000 prisonniers Français, Anglais, Lithuaniens et des Allemands de droit commun et politiques.

Fin février 45 je dois être hospitalisé au bagne même ; vingt malades dans une salle. Je couche pour la première fois dans un lit et sur un matelas : pieds gelés, on coupe à vif sans anesthésie. Après trois semaines d'hospitalisation, je suis transféré dix jours à la forteresse du Hohen-Asperg, sanatorium où les prisonniers meurent comme des mouches. Ce délai passé, je retourne à Ludwigsburg en simple pyjama de bagnard, sur un camion ouvert par -10°. On met dans ma cellule un prisonnier français évadé. Le 10 avril 1945, rassemblement général dans la cour où deux groupes sont formés. L'un part à pied pour Dachau. Malheureusement beaucoup de prisonniers tombent en route, trop faibles pour marcher ; ils sont fusillés par les SS et jetés dans les fossés du bord de la route. Les survivants sont heureusement délivrés par les Américains à Eichach. L'autre groupe, une centaine environ dont mon beau-père et moi-même, malades et tous trop affaiblis, avons réintégré nos cellules. Nous apprenons que la Gestapo en fuite, passe dans toutes les prisons et fusille les Français Résistants et Politiques.

À Wolfach les prisonniers ont été conduits en forêt, obligés de creuser leur fosse et fusillés le 21 avril 45, trois heures avant l'arrivée des troupes françaises.

Libération

Dans la nuit du 21 au 22 avril 1945, nous entendons des centaines de camions défiler avec fracas devant notre bagne ; c'est la fuite suivie d'un silence de mort. Au réveil le canon tonne. Il ne reste plus que trois gardiens, les autres sont en fuite ; ils nous informent que les alliés se trouvent à une dizaine de km. Le même jour, vers 15 h., nous entendons la porte de la prison s'ouvrir, nous nous précipitons à la fenêtre et nous voyons les gardiens les mains en l'air. Les soldats de Leclerc venaient de devancer la Gestapo en fuite et nous fûmes sauvés de la mort pour la troisième fois. Moment inoubliable que cette délivrance ! Le 27 avril 1945, nous nous entassons sur un camion militaire pour notre retour. Nous n'en revenions pas de constater sur notre passage ces destructions de villes et de villages.

En rentrant en Alsace l'angoisse nous empoigne car avec tant de ruines retrouverons-nous nos familles, nos foyers et dans quel état ? Dieu soit remercié ! Les miens sont vivants, mais de ma belle-mère aucune nouvelle. Le lendemain elle nous est revenue de Stockach. Nous étions tous tellement affaiblis et misérables qu'il nous fallait beaucoup de soins. Ma belle-mère n'était plus capable de couper la viande et le pain durant deux mois, tant elle manquait de force. Mon beau-père après 4 semaines dut être hospitalisé durant des mois et a failli mourir. Quant à moi, je ne pesais plus que 40 kg et 30 ans après, je reste toujours sous contrôle médical. La joie de vivre a pris un sens profond car la souffrance morale et physique nous a tous marqués.

Puissent nos enfants et toute la génération montante comprendre que la Liberté se mérite, que des millions d'hommes sont morts pour Elle. Hélas 30 ans plus tard, tant d'êtres humains sont encore torturés, expulsés, luttent, meurent et sont témoins pour que l'humanité puisse penser, parler et vivre les Droits de l'Homme.

Romain GUNTZ - novembre 1976

Qu'elle était belle alors notre Fraternité !
Comme nous sentions tous l'affreuse absurdité
Qui avait fait de nous jadis des adversaires
Alors que dans le fond nous étions tous des frères.
Étroitement mêlés dans la lutte commune
Il n'était plus question de classe ou de fortune.
L'avocat cotoyait le tourneur sur métaux
Et dans l'obscur combat souffrait les mêmes maux.
Ainsi s'établissait la vraie Égalité
Tandis que nous luttions Tous pour la Liberté.

Extrait de *Un Rêve est passé* de Robert ECKERT

UN ALSACIEN DE LA RÉGION DE BISCHWILLER REJOINT LA ZONE LIBRE

*Année 1940 : L'Alsace sous le joug allemand.
La liberté individuelle supprimée.*

Nous autres Alsaciens ne pouvions pas nous plier à l'ordre nouveau. La résistance alsacienne, si riche en actes de patriotisme français, témoigne de notre attachement à notre patrie la France. Notre province, ses fils et ses filles, étaient dans l'obligation de servir les intérêts du Reich allemand. Cependant, beaucoup de jeunes gens et jeunes filles préfèrent se soustraire à cette servitude en rejoignant la France non occupée.

Français de cœur et d'esprit, il m'était insupportable d'être considéré comme citoyen allemand, et par conséquent de travailler et participer à l'effort de guerre des nazis.

Aussi ai-je décidé de rejoindre la zone libre de France. Bien sûr, je savais que c'était là une entreprise non seulement très difficile mais également très dangereuse. Par ailleurs, un acte de cette nature ne se décide pas à la légère, ne s'exécute pas sans préparation ou sans aide effective.

Néanmoins, suite à une information confidentielle d'un camarade de travail, j'ai appris que Pfetterhouse, un village alsacien situé à quelques centaines de mètres de la frontière suisse, disposait d'un terrain de sports situé sur la frontière même, une chance sérieuse sembla s'offrir à ma personne. Fort de ce renseignement et sachant que lors de rencontres de football il était possible, sous certaines conditions, de franchir la frontière, j'ai tenté l'évasion vers la fin de l'été 1941.

Malheureusement, le train m'amenant à Pfetterhouse ne comprenait à l'époque qu'une locomotive et un seul wagon.

En plus, à la sortie de la gare, j'ai constaté que comme étranger à la région, j'avais attiré l'attention de deux gardes allemands, et pour comble de malheur l'équipe de football de la localité devait jouer à l'extérieur le lendemain dimanche. De ce fait, je dus renoncer à ma tentative.

J'avoue que c'était là un moment de découragement et je fus contraint de retourner chez mes parents le lendemain soir.

Malgré cet échec, j'étais déterminé plus que jamais à m'évader du "paradis nazi".

L'occasion se présenta par l'intermédiaire d'un habitant de ma commune qui, à l'époque, travaillait à Échery (près de Ste-Marie-aux-Mines).

Le 19 mars 1942, je rejoins Échery pour prendre contact avec la personne citée plus haut. Tout se passe normalement et sous la conduite d'un guide (un bûcheron) nous tentâmes de passer la frontière franco-allemande le jour même de mon arrivée. Mais après deux heures de marche dans la nuit et sous la pluie très dense, il nous fut impossible de nous orienter. De retour chez le bûcheron, je restais caché pendant trois jours et quatre nuits. Enfin le quatrième jour, avec un jeune homme désigné pour le R.A.D. (Reichsarbeitsdienst) et avec comme guides le bûcheron et un de ses amis, nous avons une deuxième fois tenté le passage de la

frontière. Pour le jeune homme et moi-même ce fût une épreuve extrêmement pénible et rude que de monter en ligne droite vers les sommets vosgiens de près de 1000 m. d'altitude et couverts de neige. En effet, il fallait faire vite à cause des patrouilles allemandes accompagnées de chiens. Finalement, notre tentative fut couronnée de succès et après avoir remercié nos guides, nous nous sommes dirigés sur Saulcy-sur-Meuse. Suivant le conseil de M. le Curé de cette commune, nous avons contacté le chef de gare en lui demandant de nous cacher dans un train de marchandises en partance vers la zone libre.

C'était là un risque que ne pouvait prendre ce fonctionnaire (son épouse était pourtant favorable à notre demande).

Départ de cette ville le lendemain en direction de Besançon par voie de fer. Mais pour des raisons de sécurité, nous avons préféré après une trentaine de kilomètres abandonner ce moyen de locomotion pour continuer à pied en empruntant des voies secondaires, voire en coupant à travers champs. En deux jours nous avons parcouru une distance d'environ 60 km pour arriver à Vallerois-le-Bois (12 km au sud-ouest de Vesoul). Là nous fûmes reçus très chaleureusement par le boulanger, Alsacien de naissance.

Sa famille nous a apporté une aide appréciable en nous fournissant tickets d'alimentation, renseignements, etc... Nous avons continué notre route le lendemain par le train jusqu'à une trentaine de kilomètres de la ligne de démarcation. Ce dernier trajet fut exécuté à pied et à travers la forêt de Chaux (à l'est de Dôle) avec pour objectif le village de Chissey.

C'est là, sur la ligne de démarcation, que nous avons obtenu une aide précieuse. En effet, l'épouse et le fils du cordonnier du village ont fait le maximum pour nous permettre de rejoindre la zone libre. Pour ce faire, il fallut traverser la rivière la Loue sur un pont d'une soixantaine de mètres environ.

En ce qui me concerne, ce fut une traversée terrible, car il arrivait souvent que de l'autre côté de la rivière les gardes allemands, cachés derrière de gros arbres, tiraient avec des armes automatiques sur les fuyards. Il faut noter que notre passage de la ligne s'opéra pendant la relève de la garde allemande, c'est-à-dire entre le départ de la garde descendante et avant l'arrivée de la garde montante. Voilà comment : de temps à autre il arrivait que la garde en faction quittât son emplacement avant l'heure et, de ce fait, le pont se trouvait sans surveillance durant quelques instants. Nous avons profité de cette circonstance et, la chance nous aidant, réussîmes à passer le pont sans dommages. Cependant, dans un tournant de la rue, nous aperçûmes la garde montante rejoignant son poste, et vite nous nous sommes précipités sous les arbustes en bordure de la rivière. En rampant sur plusieurs centaines de mètres nous avons réussi à nous éloigner du poste sans attirer l'attention des allemands et nous enfuir enfin, vers le pays de la LIBERTÉ !

QUELQUES SUGGESTIONS POUR L'EXPLOITATION PEDAGOGIQUE

À partir des cartes, notions d'espace

- exercices de topologie, orientation, direction, situation
- calcul de distances, de durées
- étude des légendes ; création de légendes
(dans la région ; en France ; en Europe ; États concernés dans le monde)

Le temps

- frises chronologiques :
 - la guerre 1939 - 1945
 - quelques grands conflits (durées comparées)
(succession des faits, événements simultanés, notion d'antériorité et de postérité, dates en correspondance avec des événements familiaux tels que naissances, mariages...)
- les changements intervenus dans la commune habitée (comparaison : avant - pendant après la guerre)
 - la population (étude des registres d'état - civil, population totale, natalité, mortalité, pyramides des âges à construire)
 - la commune : survivances et disparition de certains bâtiment, de noms de rues, les plans.
- la notion de documents et de leur valeur.

La vie

- les pertes en hommes (militaires - civils) et leurs conséquences (sur la natalité, sur les questions de travail, de main-d'oeuvre)
- l'école (comparaison d'après les témoignages de l'entourage, d'après les livres en usage)
- les noms allemands et français (localités - prénoms...)
- les monnaies
- les rations alimentaires et l'alimentation actuelle
- évocation des problèmes raciaux
- étude des jumelages de communes

Utiliser au maximum les enquêtes locales ; recueillir les témoignages oraux, écrits, photographiques

Possibilité de réaliser à l'école une exposition (ouverte aux parents) sur ce sujet

CHRONOLOGIE

1938

1. annexion de l'Autriche (12 mars) : Anschluss
2. annexion du territoire des Sudètes (ouest de la Tchécoslovaquie - 1er octobre)

1939

1. annexion de la Bohême et de la Moravie (15 mars)
 2. annexion du port de Memel (23 mars)
- Hitler attaque la Pologne (1er septembre)
 - La France et la Grande Bretagne déclarent la guerre (3 septembre)
 - Évacuation de certaines communes alsaciennes (septembre)
 - Début de la drôle de guerre pendant 9 mois

1940

- Paul Reynaud remplace Daladier (21 mars)
- L'Allemagne et la Russie attaquent des pays scandinaves (novembre et avril)
- L'Allemagne attaque les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg et la France (10 mai)
- Churchill remplace Chamberlain (10 mai)
- Les chars allemands atteignent la mer à Abbeville (20 mai). Des troupes anglaises et françaises sont encerclées en Belgique. La Belgique et la Hollande capitulent.
- Embarquement de Dunkerque.
- Les Allemands franchissent le Rhin (15 juin)
- 14 juin : Paris est occupé.
- Reynaud, réfugié à Bordeaux, démissionne. Il est remplacé par Pétain (16 juin)
- Appel de De Gaulle depuis Londres (18 juin)
- Signature des 2 armistices : 22 juin à Rethondes - 24 juin à Rennes.
- Bataille d'Angleterre (été)
- Pétain, chef de l'État Français (10 juillet)
- Alsace annexée (7 août)
- Leclerc en A.E.F. (août)
- De Gaulle chef de la France libre

1941

- Leclerc : serment de Koufra (2 mars)
- Ouverture du Struthof (21 mai)
- L'Allemagne attaque la Russie juin)
- Le Japon attaque les U.S.A. (décembre)

1942

- Lors de son évasion, le Général Giraud traverse l'Alsace pour rejoindre les forces de la France libre en Algérie (avril)
- Décret d'incorporation dans la Wehrmacht (25 août)
- 1ères incorporations de force dans la Wehrmacht (12 octobre)
- Débarquement allié en Afrique du Nord (novembre)
- 11 novembre : occupation de la zone libre par les Allemands.

1943

- Leclerc à Tripoli (janvier)
- Défaite allemande de Stalingrad (février)
- Débarquement allié en Italie (juillet)
- Les Russes prennent l'offensive (juillet)

1944

- Leclerc embarque pour l'Angleterre (avril)
- Débarquement allié en Normandie (6 juin)
- De Gaulle en France (14 juin)
- Leclerc débarque en Normandie (1er août)
- Débarquement allié en Provence (15 août)
- Pétain quitte la France (20 août)
- Bombardements en Alsace (surtout août et septembre)
- Libération partielle de l'Alsace (23 novembre Strasbourg, 2 février Colmar)

1945

- Contre-offensive allemande de Von Rundstedt (janvier)
- Libération totale de l'Alsace (20 mars)
- Mort de Roosevelt.
- Berlin encerclé (19 avril)
- Hitler se suicide (30 avril)
- L'Allemagne capitule (7 et 8 mai)
- Fêtes de la Victoire (8 mai)
- Deux bombes atomiques sur le Japon (6 et 9 août)
- Le Japon capitule (2 septembre)

LEXIQUE

Termes allemands

1. Groupements fondés par Hitler

N.S.D.A.P. : abréviation de *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei* (parti national-socialiste allemand). C'est le parti *Nazi* (de *Nationalsozialistisch*)

Gestapo : abréviation de *Geheime Staatspolizei* (police secrète d'État)

S.S. : abréviation de *Schutzstaffel* (groupe de protection). C'était la police militaire allemande.

Waffen S.S. : unité militaire constituée uniquement par des S.S.

S.A. : abréviation de *Sturmabteilung* (section d'assaut).

Hitlerjugend (jeunesse hitlérienne) : formation paramilitaire où l'on enrôlait les jeunes gens allemands dès 16 ans.

B. D. M. : abréviation de *Bund deutscher Mädchen* (groupement des jeunes filles allemandes).

N. S. K. K. : abréviation de *Nationalsozialistischer Kraftfahrer Korps* (Corps des Conducteurs du parti Nazi). Ce groupement comportait tous ceux qui avaient un permis de conduire.

N. S. F. K. : abréviation de *Nationalsozialistischer Flieger Korps* (Corps des aviateurs du parti Nazi). Ce groupement comportait tous ceux qui avaient un brevet de pilote (activité non militaire).

K. D. F. : abréviation de *Kraft Durch Freude* (La Force par la joie). Organisation officielle des loisirs du parti Nazi.

2. Autres mots allemands

Altelsässer : Alsaciens de souche

Großdeutschland : la Grande Allemagne

Gau : district

Gau Oberrhein : district du Rhin supérieur

Gauleiter : équivalent d'un préfet de région

Luftwaffe (arme aérienne) : nom donné à l'aviation militaire allemande.

Reich : Empire

Sundgau : région du Sud de l'Alsace

Wehrmacht : ensemble des armées allemandes (terre, air, mer)

Termes français

annexer : dans ce contexte, réunir un État à un autre.

armistice : trêve signée par deux pays à la fin d'une guerre (mais ce n'est pas encore vraiment la paix)

division : unité de combat sous les ordres d'un général

drôle de guerre : période de la Seconde Guerre mondiale, du jour de la déclaration de guerre, le 3 septembre 1939, au 10 mai 1940, pendant laquelle il y eut peu d'opérations militaires et qui ressemblait donc peu à une guerre.

guerre-éclair : guerre très rapide, à l'image de la campagne de l'Ouest en 1940 (en allemand : *Blitzkrieg*).

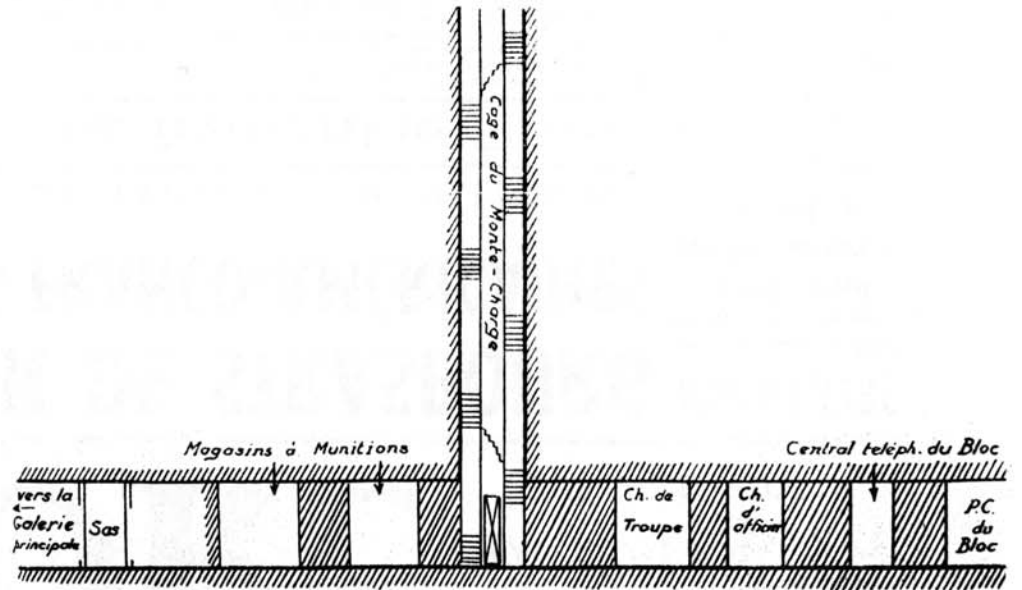
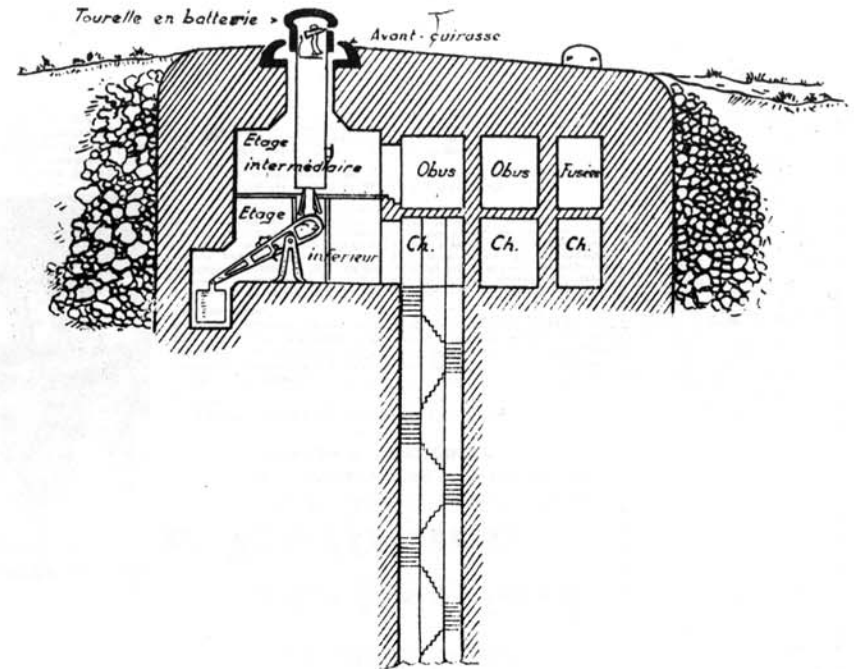
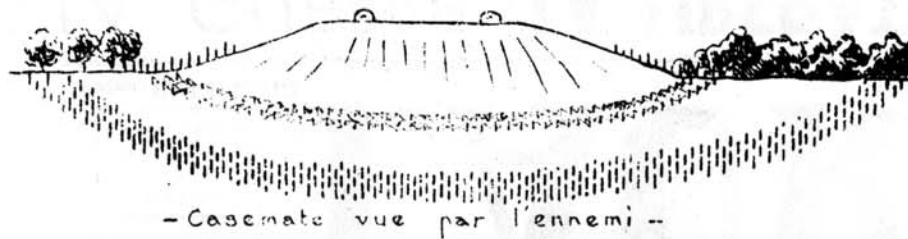
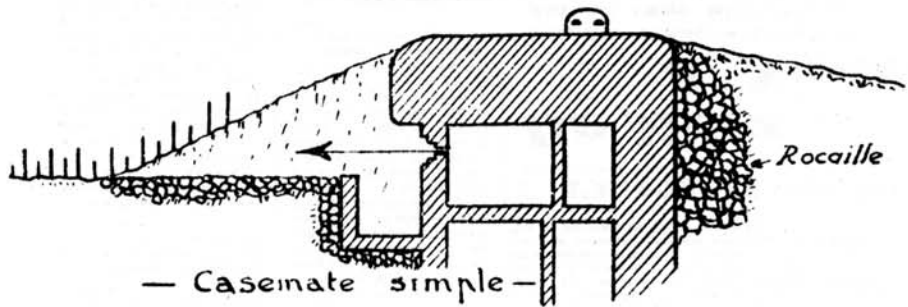
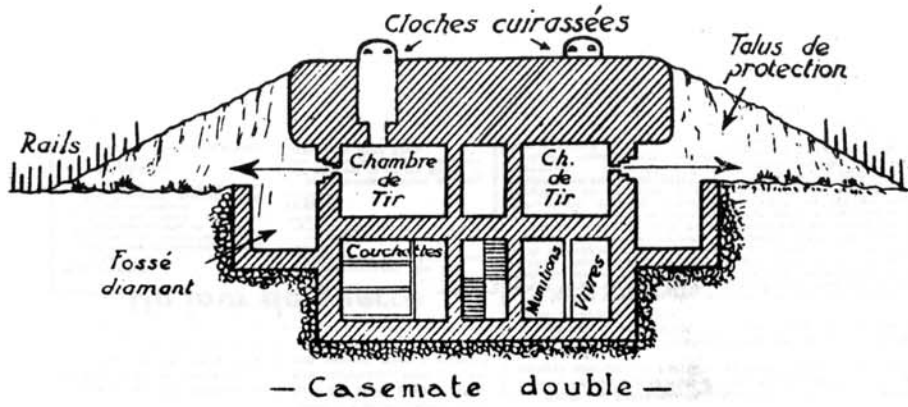
parti national-socialiste (parti nazi) : parti fondé le 5 janvier 1919 par Anton Drexler et Karl Harrer sous le nom de *Deutsche Arbeiterpartei (DAP)*, devenu *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei (NSDAP)* le 24 février 1920. Hitler rejoignit le parti le 12 septembre 1919 et en devint rapidement le Chef de la propagande.

pas de l'oie : pas de parade militaire des Allemands.

Traité de Versailles : traité franco-allemand, qui mit fin à la 1^{ère} Guerre mondiale.

Le Traité de Versailles règle le sort territorial, économique et financier de l'Allemagne. Il est signé le 28 juin 1919 à l'endroit-même où l'empire allemand avait été proclamé en 1871. Ce traité règle le sort des possessions allemandes : en particulier, il restitue à la France l'Alsace-Lorraine (annexée à l'empire allemand depuis 1871). Suite à ce traité, l'Allemagne perd 1/7 de son territoire et 10% de sa population. Aux clauses territoriales s'ajoutent des clauses économiques et financières. L'Allemagne est considérée comme seule responsable de la guerre.

Nous adressons nos remerciements à tous ceux qui, par leurs témoignages, le prêt de documents et toute autre forme de collaboration ont permis la réalisation de ce dossier.



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

V^e ARMÉE



Commune

de

ORDRE D'ÉVACUATION

L'évacuation de la commune de
est ordonnée.

Elle sera effectuée immédiatement et sans délai.

Les habitants emmèneront :

Des vivres pour plusieurs jours.

Les moyens de transport existant dans la commune

Les denrées transportables et le bétail.

Ils quitteront la commune :

a) - Mouvement par voie de fer : Gare d'embarquement de :

b) - Mouvement par voie de Terre : par l'itinéraire :

Les habitants faisant mouvement par voie de terre se présenteront **obligatoirement** au point de première destination à : (Mairie) où ils recevront de nouvelles instructions, en vue de les faire profiter des mesures prises pour assurer leur acheminement en lieu sûr et leur logement.

Des prescriptions données à ce moment fixeront également :

Les lieux et modalités d'achat des denrées et bestiaux amenés avec eux par les habitants.

LE GÉNÉRAL D'ARMÉE

Commandant la V^e Armée

Imprimerie Laver GILLOT, Sarrebourg.

PREFECTURE DU BAS-RHIN

GROUPE DE SUBDIVISIONS DE STRASBOURG

Evacuation de Strasbourg

et de SCHILTIGHEIM, BISCHHEIM et HOENHEIM

INSTRUCTIONS POUR LA POPULATION.

L'évacuation de la ville de STRASBOURG et de Schiltigheim, Bischheim et Hœnheim a été ordonnée.

En exécution de cet ordre, les habitants doivent quitter Strasbourg, ainsi que Schiltigheim, Bischheim et Hœnheim LE PLUS TOT POSSIBLE.

Restent seules dans la ville, à leur poste :

a) Les personnes ayant reçu l'ordre d'y demeurer ;

b) Les personnes chargées d'un service public et dont l'évacuation progressive, soumise à des mesures particulières, est réglée par leur chef.

I. But de l'évacuation.

Mettre la population à l'abri des risques de guerre.

II. Moyens d'évacuation.

Chemins de fer et tramway :

Réservés par priorité aux personnes incapables de prendre la route à pied

Auto, moto, vélo, voitures hippomobiles :

Personnes possédant ces moyens de locomotion, S'ILS NE SONT PAS REQUISITIONNÉS.

A pied :

Toutes autres catégories.

III. Circulation à l'intérieur de la ville.

Suivre dans toute la mesure du possible les itinéraires fléchés aux couleurs de votre arrondissement de police (même couleur que le écrite de renseignements qui vous a été délivrée).

IV. Où se rendre ?

En premier lieu, OBLIGATOIREMENT, dans les localités indiquées ci-dessous qui sont des chefs-lieux ou postes de répartition de CENTRES DE RECUEIL ou ZONES D'HÉBERGEMENT, d'où les habitants de STRASBOURG, SCHILTIGHEIM, BISCHHEIM et HOENHEIM seront ensuite évacués vers l'intérieur du pays s'il y a lieu.

Les évacués par chemins de fer atteignent ces localités d'une seule traite. Des étapes intermédiaires sont prévues pour les évacués à pied, à vélo et par voitures hippomobiles.

HABITANTS de	SORTIE	GITE D'ÉTAPE	CENTRE DE RECUEIL	ZONE D'HÉBERGEMENT	
				DESTINATION	pour autos, motos, voitures hippo éventuellement
1 ^{er} Arrondissement	Porte Nationale (Knechtsteden)	Hœngebieten	St-Dié	Bruvilliers (Département des Vosges)	
2 ^e Arrondissement	Porte Pasteur, Porte de Schirmeck	Estheim	Bruyères	Bruvilliers (Département des Vosges)	
3 ^e Arrondissement	Porte Pasteur, Porte de Schirmeck	Estheim	Sarr	Bruvilliers (Département des Vosges)	
4 ^e Arrondissement	Porte Nationale (Knechtsteden)	Hœngebieten	Schirmeck	Bruvilliers (Département des Vosges)	
5 ^e Arrondissement	Porte de Pierres	Brauschwickarheim	St-Dié	Bruvilliers (Département des Vosges)	
6 ^e Arrondissement	Porte de Severus (Crosenbourg)	Brauschwickarheim	Provaschères	Bruvilliers (Département des Vosges)	
7 ^e Arrondissement	Knechtsteden (en principe)	Hœngebieten	Sabléville	Bruvilliers (Département des Vosges)	
8 ^e Arrondissement	Porte de la Papeterie	Brauschwickarheim	Bruyères	Bruvilliers (Département des Vosges)	
9 ^e Arrondissement	Rue de Calmar, La Colonne	Papeterheim	Buffy	Bruvilliers (Département des Vosges)	
Schiltigheim	Rue de Hœnbergen	Estheim	Mühlheim	Château-Meuseille (Dépt. des Vosges)	
Bischheim	Avenue de la Victoire	Stethelm	Mulheim	Château-Meuseille (Dépt. des Vosges)	
Hœnheim	Bischheim, Avenue de la Victoire	Stethelm	Mulheim	Château-Meuseille (Dépt. des Vosges)	

V. Dispositions particulières aux évacués par chemins de fer et tramway

Doivent, à moins de possibilités de transport plus grandes, faire connaître leur incapacité de prendre la route dans les Postes de Renseignements et Triage, installés dans chaque arrondissement (voir la liste au verso).

Seront pourvus par ces postes d'une autorisation de prendre le train (opposée à un cachet sur le écrite de renseignements individuelle ou autre procédé) et acheminés par eux vers les GARES D'EMBARQUEMENT ci-après :

De Arrondissement: Gare de BISCHHEIM, quel militaire, côté OUEST.

De Arrondissement: Gare de KOENIGSHOFFEN (chauffeur), côté EST, voie 7, entrée près du Cercle catholique.

De Arrondissement: Gare de LINGOLSHEIM.

De Arrondissement: Gare de tramway d'OTTROT, à LINGOLSHEIM (Sabléville).

De Arrondissement: Gare de GRAPPENSTADEN.

SCHILTIGHEIM / Gare de voyageurs de BISCHHEIM, entrée côté EST.

HOENHEIM / Gare de voyageurs de BISCHHEIM, entrée côté EST.

AUCUN EMBARQUEMENT A LA GARE CENTRALE DE STRASBOURG.

PAS DE BAGAGES ENREGISTRÉS.

Chacun peut emporter en moyenne 30 kilogrammes de bagages à main et DOIT se MUNIR DE QUATRE JOURS DE VIVRES.

VI. Dispositions particulières aux évacués par la route.

Doivent suivre les itinéraires fléchés qui sont prévus et se conformer aux indications des postes de circulation.

DOIVENT SE MUNIR DE QUATRE JOURS DE VIVRES.

VII. Bagages à emporter.

Emporter dans sac de voyage ou sac de tourisme de préférence :

Papiers de famille, pièces d'identité, valeurs, etc. ;

Vivres pour quatre jours (pain, biscuits, conserves, lait concentré ;

Couvertures ;

pour les enfants, balais, etc. ;

Couvert individuel (gabote, etc.) ;

Une bonne paire de chaussures ;

Effets personnels, etc.

VIII. Sauvegarde des biens abandonnés — Ordre — Police.

Assurés par des mesures spéciales.

Tout délit sera soumis à la juridiction militaire (état de siège).

IX. Réunion des familles dispersées.

Les membres des familles qui seraient dispersés par l'évacuation devront s'inscrire au registre spécial tenu dans les mairies des localités de destination de chaque arrondissement.

Par le suite ils recevront tous renseignements leur permettant de se réunir ou d'écrire à la PREFECTURE DU BAS-RHIN (au pas indiquer le siège de cette Préfecture).

X. Cas d'impossibilité absolue de partir.

A soumettre au Commissaire de l'Arrondissement ou au Maire en ce qui concerne Schiltigheim, Bischheim et Hœnheim.

XI. Etrangers.

Seront établis leur situation en se présentant aux Commissariats de Police ou Mairies des localités de destination de leur arrondissement.

Le Préfet du Bas-Rhin

Le Général de Division, Commandant le Groupe de Subdivisions de Strasbourg

Le Maire de la Ville de Strasbourg et les Maires de Schiltigheim, Bischheim et Hœnheim



11-2



Erntedankfest

Allen
sprühen, alle singen,
weib uns singen denn
Bei dem Festmahl
ist uns immer Tisch
Luft und Wein-
mann

fins nins noim fin ynigun
fiDal fiDal diDal diimDi
yji yji yjo yji yji yji



wim bi di bim la wim
fo homman fin
fo lions nb lions
Das ist was fins imb allen

19



6

allen jollen Rommen
Dinno Dons foflan
Domm wuf di
nb noind die yit ynfolan

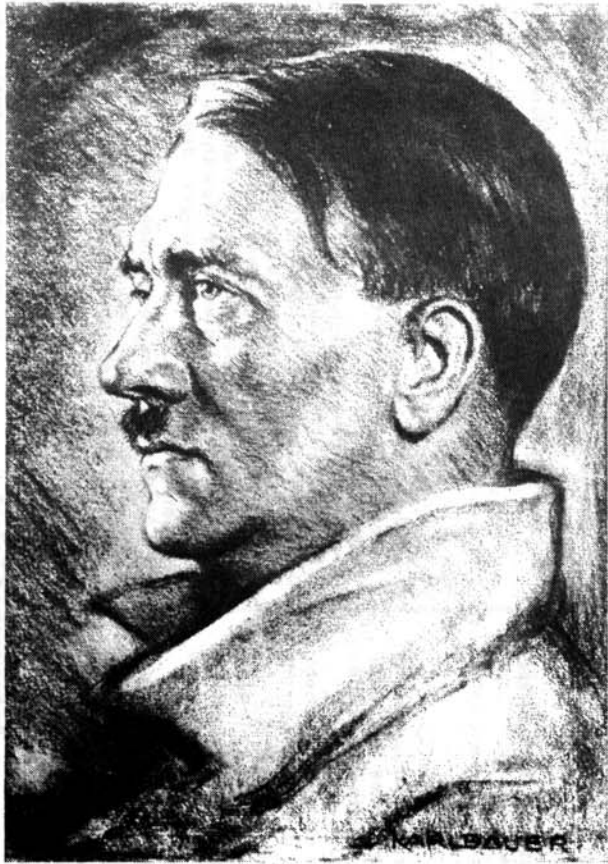


Domm fno zu nino
inf zingn die Das jfönn
Zoll

Donsin nofman nois
Donsin jflosan nois
nois find Holz wuf
imfno Zoll

2

3



De m Schüler _____

ZUR SCHULENTLASSUNG
GEGEBEN VON DER GEMEINDE MUNWEILER

MUNWEILER,



den _____ 19 _____

Schulleiter

Bürgermeister

Diplome de fin d'études primaires

**Ein Volk, dem seine Mütter heilig sind,
wird von Erfolg sich zu Erfolg bewegen,
es ruht auf ihm ja seiner Mütter Segen,
gekrönt mit höchstem Gottgeschenk, dem Kind.**

SIE SCHENKTEN DEM DEUTSCHEN VOLKE DAS ___ KIND
ES ERHIELT DEN VORNAMEN _____

IM SINNE TREUER SCHICKSALSVERBUNDENHEIT WÜNSCHT
DIE GEMEINDE MUNWEILER
IHNEN UND IHREM KINDE GLÜCK

MUNWEILER,  AM _____ 19____

DER BÜRGERMEISTER:

Diplome remis aux familles lors d'une naissance

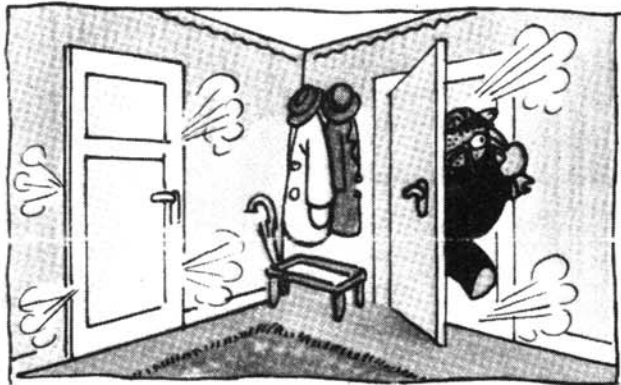
*Ob weiß ob grün sind Feld und Aue –
denkt jederzeit an Kohlenklaus!*



- ① Wie lange kennt Ihr Kohlenklaus?
Zu Weihnacht war's ein Jahr genau.
In diesem Herbst kam er schon früh,
war ausgehungert wie noch nie.



- ② Im Sommer hat er überlegt,
womit er sich im Winter pflegt
und wie er es am besten dreht,
daß Ihr ihn nicht beim Klauen seht.



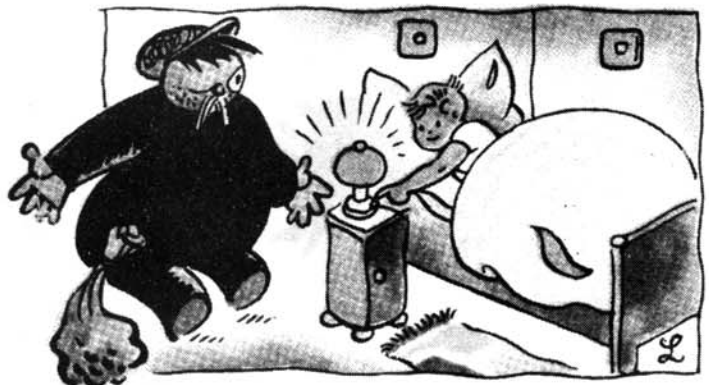
- ③ Auf jedes bißchen kommt's ihm an,
vor allem Wärme, denkt daran!
Stehn Haus- und Stubentüren auf,
dann macht er einen guten Kauf



- ④ Auch Fensterritzen liebt er sehr
und Herd und Ofen noch viel mehr,
die voll von Ruß und Asche sind
und wo durch Fugen bläst der Wind.



- ⑤ Nun helft in Eurem eignen Haus
und treibt den Kohlenklaus hinaus,
indem Ihr solche Stellen sucht.
Auch Mutter freut sich, wenn er flucht.



- ⑥ Und geht Ihr abends dann ins Bett,
dann denkt an ihn und seid so nett;
löscht schnell das Licht, macht nicht Radau,
sonst kommt im Traum der Kohlenklaus!

*Ihr lieben Kinder, groß und Klein –
fangt Kohlenklaus und sperrt ihn ein!*

Anklage des Elsaß gegen Frankreich!

Mit den Phrasen von Freiheit, Gleichheit und Brüderlichkeit auf den Lippen seid ihr Franzosen vor 22 Jahren gekommen und habt vom ersten Tage an ein niederträchtiges Gewaltregime aufgeführt. Ihr habt uns um das natürliche Recht, um das Recht unseres Volkstums gebracht. Ihr habt uns unsere Schulen, unsere Universitäten, unsere Rechtsprechung genommen, indem ihr die Mutter sprache daraus verbannt habt.

Ihr wolltet uns für immer als deutsche Menschen aus der Erinnerung der Völker auslöschen.

Wegen die Anstößigen im Lande habt ihr ein gemeines Spitzelwesen organisiert, politische Tendenzprozeße aufgezogen, vom Volke Gewählte aus der französischen Kammer verjagt und an der Ausübung ihrer Rechte mit Gewalt verhindert. Führende Männer unseres Volkes habt ihr in den Kerker geworfen und Todesurteile gegen sie gefällt.

Ihr habt Dr. Karl Roos wegen seiner deutschen Gesinnung ermordet und wolltet Ende Juni noch mehr Eisäffer an die Wand stellen. Nur der schnelle deutsche Vormarsch hat sie befreit. Ihr habt aus Haß und Neid, Rachgier, Überheblichkeit und Dummheit den Krieg an Deutschland erklärt, der das Elsaß dem Untergang preisgeben sollte. Alte Soldaten des feidgrauen Heeres wurden von euch gezwungen, gegen ihre Frontkameraden von einst, gegen Männer gleichen Blutes, gleicher Sprache zu kämpfen. Hunderte von eisäffischen Männern und Frauen habt ihr in Konzentrationslager verschleppt, dort un-menschlich gequält und gepöbelnigt.

Hunderttausende wurden in trostlose Gegenden evakuiert und dort ohne Fürsorge in surchbares Elend gelassen.

Ihr habt den schönsten Garten Europas zu eurem Militärglaci gemacht. Unfere Bodenschätze, Kali, Öl, Eisen, Salz, Kohle habt ihr uns gestohlen, das Eisenbahnen heruntergewirtschaftet, verschachert, die Märkte unserer Landen wirtschaftlich abgeriegt, den Verkehr, die Ausfuhr, den Straßburger Hafen lahmgelegt. Unfere Industrie habt ihr verlegt, unser Land gegenüber Innerfrankreich um ein Mehrfaches besteuert und so

die eisäffischen Arbeiter, Gewerbetreibenden und Bauern in bittere Not gebracht. Noch im Augenblick eurer Flucht habt ihr lebenswichtige Betriebe unseres Landes böswillig zerstört, Elektrizitäts-, Gas- und Wasserwerke gesprengt, die Eisenbahn-, Fluß- und Kanalbrücken in die Luft gejagt. Ihr habt Lebensmittel- und Brennstoffvorräte vernichtet, an vielen Orten das Vieh der Bauern sinnlos abgeschlachtet. Durch eure verbrecherische Kriegspolitik wurde die Währung zerstört und dadurch unser Volksvermögen, der Ertrag des Fleißes unseres arbeitssamen Volkes, verhängnisvoll entwertet.

Ihr habt uns alles geraubt, was zu rauben war: Recht, Freiheit, Ordnung, Friede, Wohlstand, Ehre.

Was bei uns zerstört wurde, hat Frankreich zerstört. In keine zusammenhängende Welt wird uns dieses Volk der Kassenscheide, der Judenknichte und des Lasters, das lange genug unser Unglück war, nicht hineinziehen.

Unser heißer Wille ist es, in die neue Ordnung, die der Führer des Großdeutschen Reiches, unser Reiches, uns geben wird, mit allen unseren Kräften und unserem Können aufbauend hineinzuwachsen.

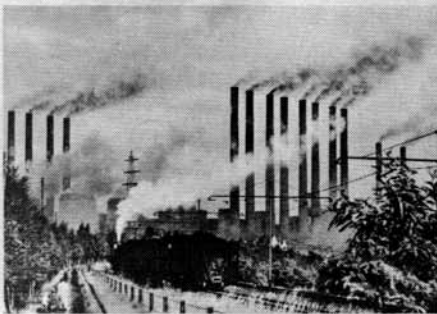
Der Eisäffische Hilfsdienst.

Straßburg, im Juli 1940.

Kohle

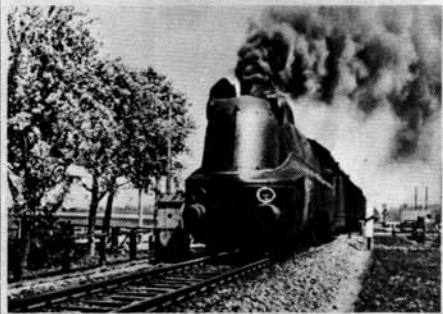
ist der wichtigste Rohstoff unserer Zeit!

Ohne Kohle keine Wirtschaft



In härtester Arbeit fördert ihn unsere Kumpel aus der Tiefe der Erde zu Tage

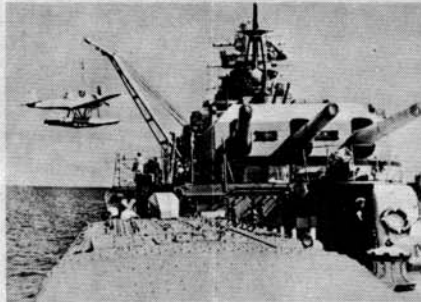
Ohne Kohle kein Verkehr



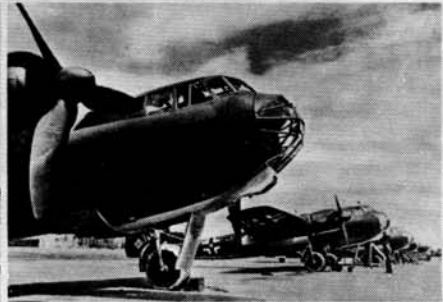
Ohne Kohle keine Waffen!



Für die Herstellung eines Panzers werden 2000 Ztr. Kohle benötigt



1 Schlachtschiff erfordert 2000000 Ztr. Kohle



Zum Bau eines Bombers sind 2300 Ztr. Kohle nötig

Kohle sparen hilft siegen!

Affiches de propagande allemande

Und nach dem Kriege?

von Hans Hörtel

Bei einer der letzten Streikversammlungen in England redete ein sogenannter Arbeiterführer auf die Streikenden ein und beschwor sie mit Engelszungen, wenigstens so lange zu arbeiten, bis der britische Sieg erfochten sei. Da kam aus der Mitte der Arbeiter ein spontaner Zwischenruf: »Das Schlimmste kommt hinterher!« Frenetischer Beifall der ganzen Versammlung quittierte diesen treffenden Zaruf, in dem sich die tiefste Sorge der britischen Arbeiterschaft ausdrückte. Die englischen Arbeiter haben einmal erlebt, daß England einen Krieg gewann. Allerdings wurde in den Jahren von 1918 bis 1939, obwohl England gesiegt hatte und im Ueberfluß über alle notwendigen Rohstoffe verfügte, die soziale Frage in England nicht gelöst. Im Gegenteil, die Zeit zwischen beiden Kriegen brachte England eine hochkapitalistische Periode, in der die Verelendung der Massen weiter fortschritt. Kein Wunder, wenn die britischen Arbeiter selbst nach einem Siege auch diesmal nichts Besseres erwarten.

Aus dieser innenpolitischen Situation war vor allem die letzte Rede Churchills zu erklären. Churchill, der ja in beiden Parlamenten von einer konservativen Mehrheit getragen wird, hat — obwohl es ihm seit Dünkirchen gelang, die akuten Gefahren für England zu verlängern — seine Erfolge ausschließlich der Hilfe des sowjetischen und des amerikanischen Bundesgenossen zu verdanken. Da weder Stalin noch Roosevelt den Engländern aus reiner christlicher Nächstenliebe helfen, mußte jede Unterstützung teuer bezahlt werden. England wurde außenpolitisch durch die USA und die Sowjetunion völlig überspielt. Die Sowjets treiben eine eigene europäische Politik, ohne England auch nur zu fragen, und Amerika nistet sich in früher britischen Einflußgebieten und im Empire selbst immer stärker ein, während es die Engländer im Export, in der Schifffahrt und auch in der Finanzwirtschaft mit schnell wachsendem Abstand überflügelt.

So ist es zu erklären, daß auch die englischen Konservativen, also die Plutokraten, mit ernster Sorge darüber nachdenken, was angesichts dieser Churchillschen »Erfolge« nach dem Kriege aus ihren Geschäften werden soll. Die Rüstungsindustrie wird dann schrumpfen, und auf allen anderen Gebieten wird die amerikanische Konkurrenz wie noch nie überlegen sein. Es wird sich dann auswirken, daß Amerika



Durch den amerikanischen Luftangriff am Samstag, den 1. April 1944, wurden 27 Männer, Frauen und Kinder-Strasburgs aus unseren Reihen gerissen.

Es gaben ihr Leben:

<p>Andres Marie-Luise, 25 Jahre, Drygas Luise, geb. Fischer, 38 Jahre Ege Katharina, geb. Thomas, 56 Jahre Fischer Anton, 56 Jahre Fischer Yvonne, geb. Fankhauser, 37 Jahre Fritsch Frieda, geb. Schleppey, 32 Jahre Heidmann Elisabeth, 9 Jahre Fritsch Luzian, 38 Jahre Fritz Marie Guimar Karoline, geb. Metzger, 54 Jahre Hämmerle Josefina, geb. Miclo, 49 Jahre Heidmann Barbara, geb. Stahl, 78 Jahre Heim Elsa, geb. Grandel, 50 Jahre</p>	<p>Henches Maria, 41 Jahre Hiss Karl Friedrich, 56 Jahre Jos Augustino, geb. Zaegel, 42 Jahre Koschkoderij Iwan, 20 Jahre Martin Marie-Antonia, geb. Barthelme, 60 Jahre Mechling Barbara, geb. Pohn, 59 Jahre Milosawljewitsch Ljubisa, 18 Jahre Rapp Sofia, geb. Schnurr, 61 Jahre Ripp Emma, geb. Sönder, 46 Jahre Waechter Luzia, 4 Jahre Weibel Eugen, 51 Jahre Weinacker Karl, 74 Jahre Weinacker Karoline, geb. Vogt, 80 Jahre</p>
--	--

Walfer Johanna, geb. Heidmann, 33 Jahre

Wir neigen uns vor ihrem Opfertod. Die Trauer und der Schmerz, den wir mit den Hinterbliebenen empfinden, vereinigt sich im heiligen Haß gegen die Urheber dieses Mordes.

Ihr Opfer soll uns noch härter machen in unserem unbeirrbarsten Glauben an Deutschland und an den Führer. Unsere ganze Bereitschaft und Kraft soll ihm gehören, damit helfen wir ihm den Sieg und eine freie gesicherte Zukunft unseres Volkes zu erringen.

Strasburg, den 7. April 1944.

Der Oberbürgermeister: Dr. Ernst	Der Kreisleiter: Paul Schall
--	--

losigkeit und Hungersnot aufgestellt. Das kriegsbedingte Aufblühen der Rüstungsindustrie hat im Augenblick die sozialen Probleme Amerikas vertuscht, sie werden jedoch nach dem Kriege um so schärfer in Erscheinung treten. Selbstverständlich werden auch dann die amerikanischen Kapitalisten ihre Geschäfte zu machen wissen, besonders auf Kosten ihrer britischen Konkur-

pitalistisch, und sie würden nach ihrem Siege weniger denn je daran denken, von ihren kapitalistischen Methoden abzugehen. Daß diese Zukunftsaussichten die Kriegsbereitschaft der arbeitenden Massen der Demokratien nicht erhöhen, ist ohne weiteres einleuchtend. Die Kriegsziele der Demokratien sind rein kapitalistische. Ihre Erreichung würde das Los der eigenen

Das deutsche Beispiel wirkte auf die plutokratischen Führungen im höchsten Maße beunruhigend, denn wenn das rohstoffarme Deutschland eine verblüffende Lösung der sozialen Frage fand, dann konnte man dem englischen und amerikanischen Arbeiter auf die Dauer nicht einreden, daß sich bei dem vorhandenen Rohstoffreichtum in England und Amerika z. B. die Arbeitslosig-

street genau so stürzen wie die Mauern des Kreml. Ein Sieg der Westmächte aber wäre der Triumph des Kapitalismus, ein bolschewistischer Sieg das Ende jeder nationalen Existenz.

Je länger dieser Krieg dauert, um so mehr gewinnen solche Überlegungen über die Kriegsziele der beteiligten Mächte an Bedeutung. Es sind ja die Völker, die in jedem Kriege die meisten Opfer zu bringen haben. Ebenso wenig wie irgendein Volk bereit sein wird, für den Sieg einer kleinen plutokratischen Oberschicht zu bluten, werden außerhalb der Sowjetunion die Völker bereit sein, für ihre bolschewistische Versklavung zu kämpfen. Das deutsche Volk aber macht sich keine Sorgen, was nach dem Siege in Deutschland geschehen wird. Unsere einzige Sorge ist, daß wir den Krieg gewinnen. Daß wir ihn verlieren könnten, wird nicht ernsthaft diskutiert, denn jeder Deutsche weiß, was ein verlorener Krieg bedeuten würde.

Wir wissen aber auch, daß wir nicht umsonst kämpfen. Wenn wir uns auch im einzelnen die Nachkriegszeit nicht vorstellen können, so wissen wir doch, daß nach dem Kriege ein beispielloser sozialistischer Aufbau in Deutschland vor sich gehen wird. Wir haben ja mit eigenen Augen gesehen und am eigenen Leibe erlebt, was der Führer ohne die erforderlichen Rohstoffe, ringsum von Feinden bedroht, an sozialen Leistungen vollbrachte. Was wird erst geschehen, wenn die Bedrohung von außen weggefallen ist und dem Führer für unser Volk eine ausreichende Ernährungs- und Rohstoffbasis zur Verfügung steht?

Der deutsche Sieg wird der Sieg des Sozialismus. Der Sozialismus ist unser Kriegsziel, ein Ziel, das jeden Einsatz lohnt. Deshalb ist auch die deutsche Kriegsmoral die beständige. Sie wird alle Krisen des Krieges überdauern und den Sieg erzwingen. Dann wird sich zeigen, was es bedeutete, daß der Führer in einer seiner Reden das Wort aussprach, daß er aus diesem Kriege als noch fanatischerer Nationalsozialist zurückkehren werde als bisher.

Neue Verordnungen im Elsaß

Das Verordnungsblatt des Chefs der Zivilverwaltung im Elsaß veröffentlicht in der Ausgabe Nr. 6/44 vom 4. April 1944 folgende neuen Verordnungen bzw. Anordnungen:

Verordnung über Vergünstigungen für Kriegsbeschädigte im öffentlichen Personenverkehr vom 15. Februar 1944;

Verordnung über Maßnahmen zur Verhütung erkrankten Nachwuchses vom 6. März 1944;

Verordnung über den Ausgleich kriegswichtigen Raumbedarfs vom

Faire-part de décès paru dans la presse après un bombardement de Strasbourg

SEIN ERSTER EINSATZ —



WOLF DURIAN

Vom Hitlerjungen zum Stoßtruppführer

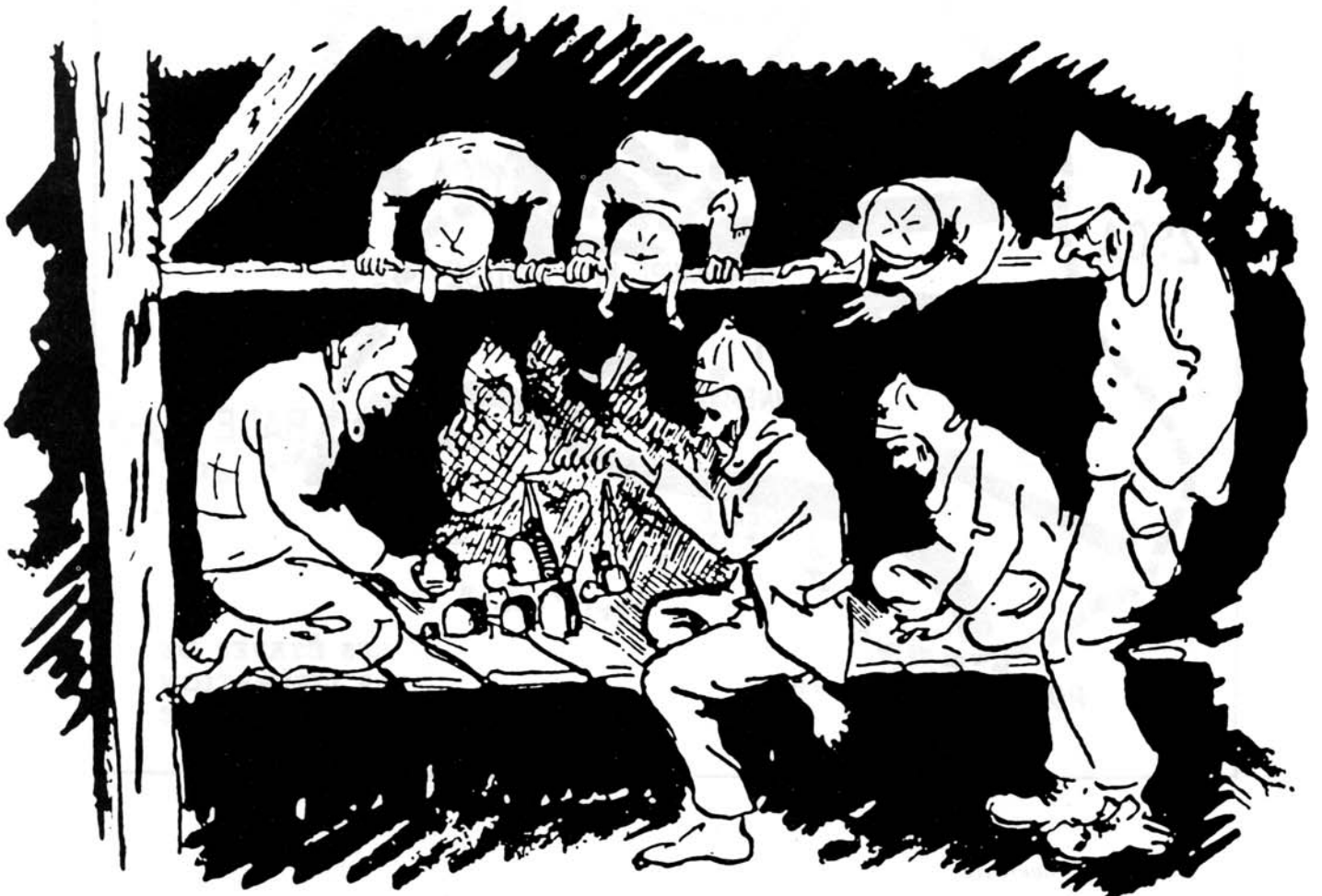
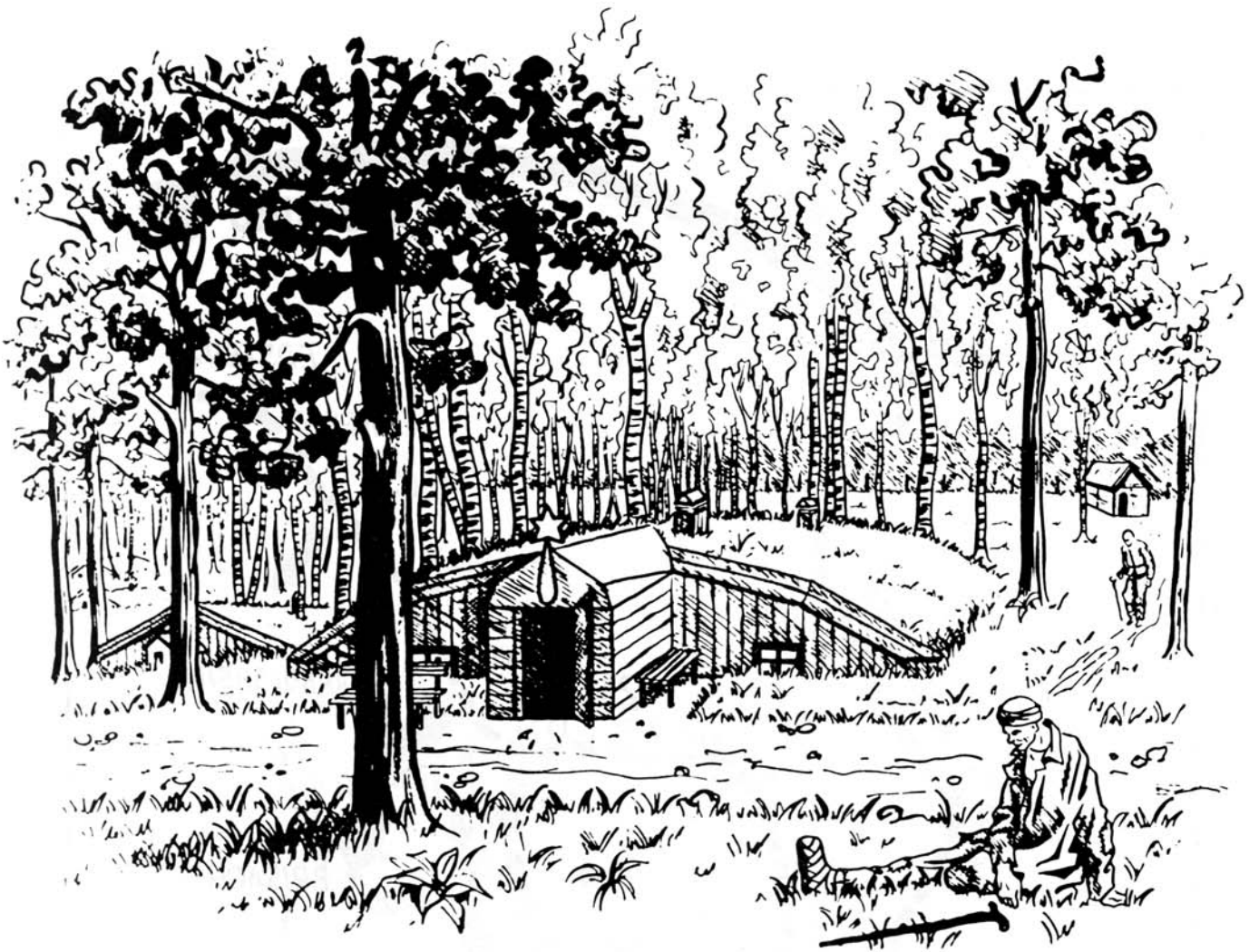
Offiziersnachwuchs von heute

—UND SEIN LETZTER

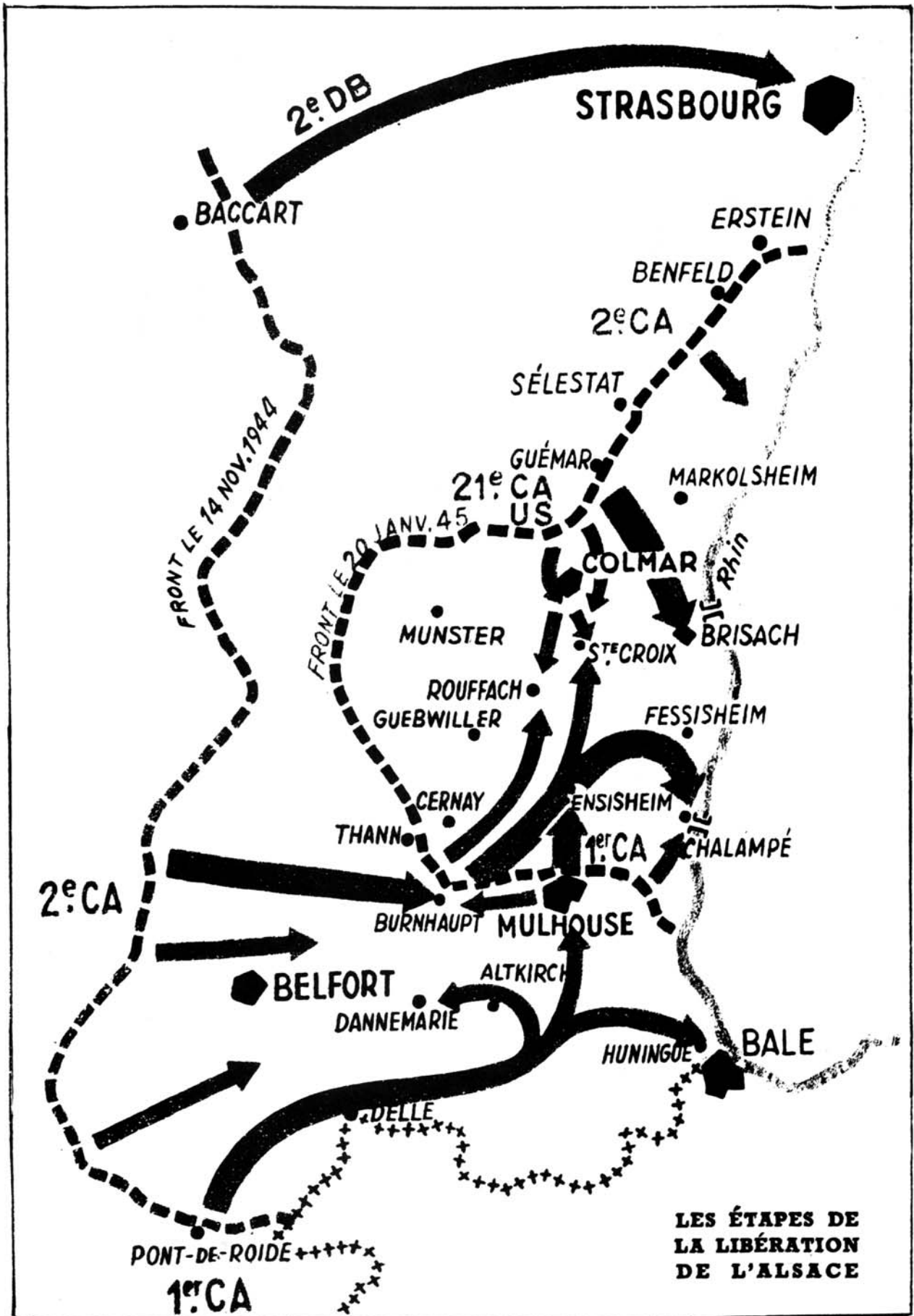


Was **DIE WOCHE** zeigt — und was sie verschweigt

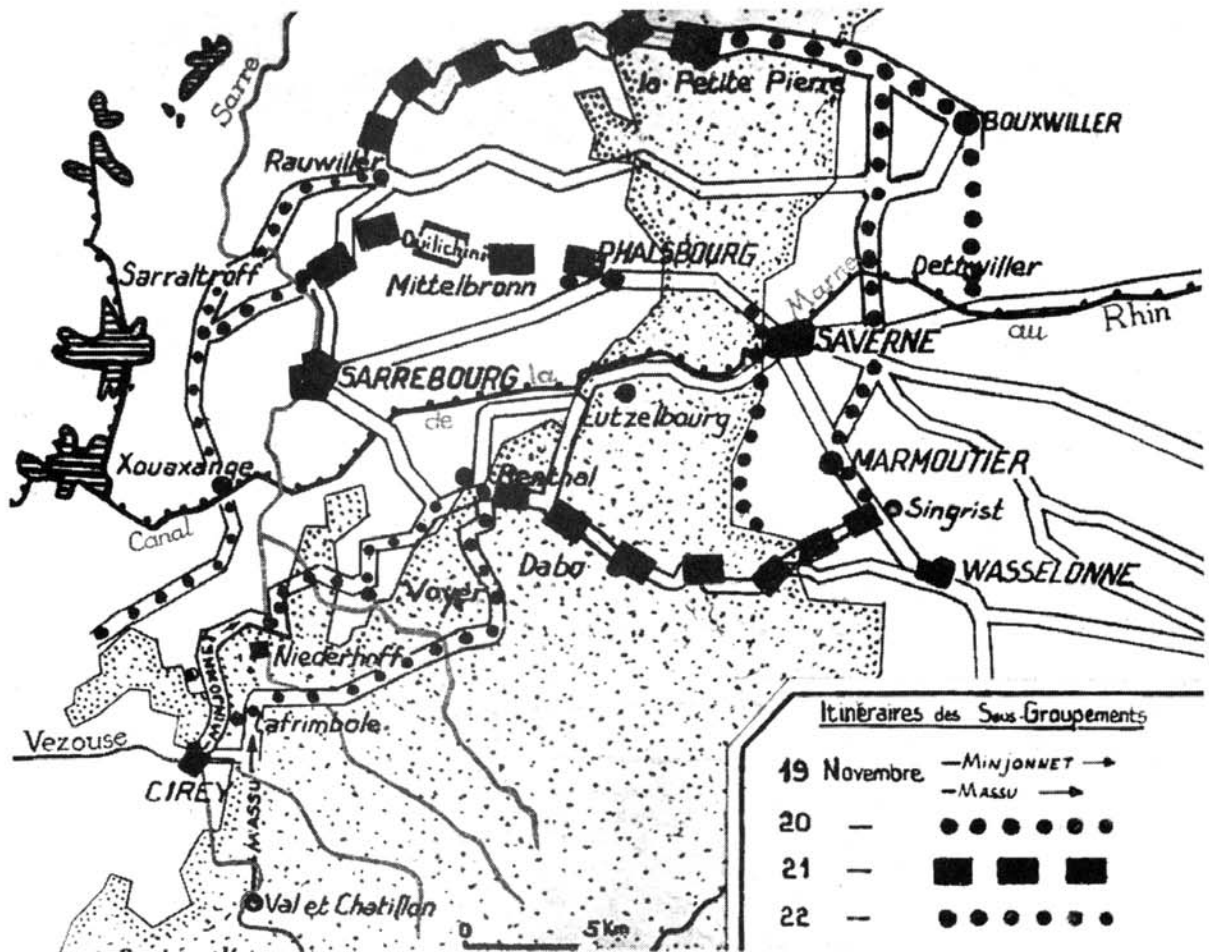
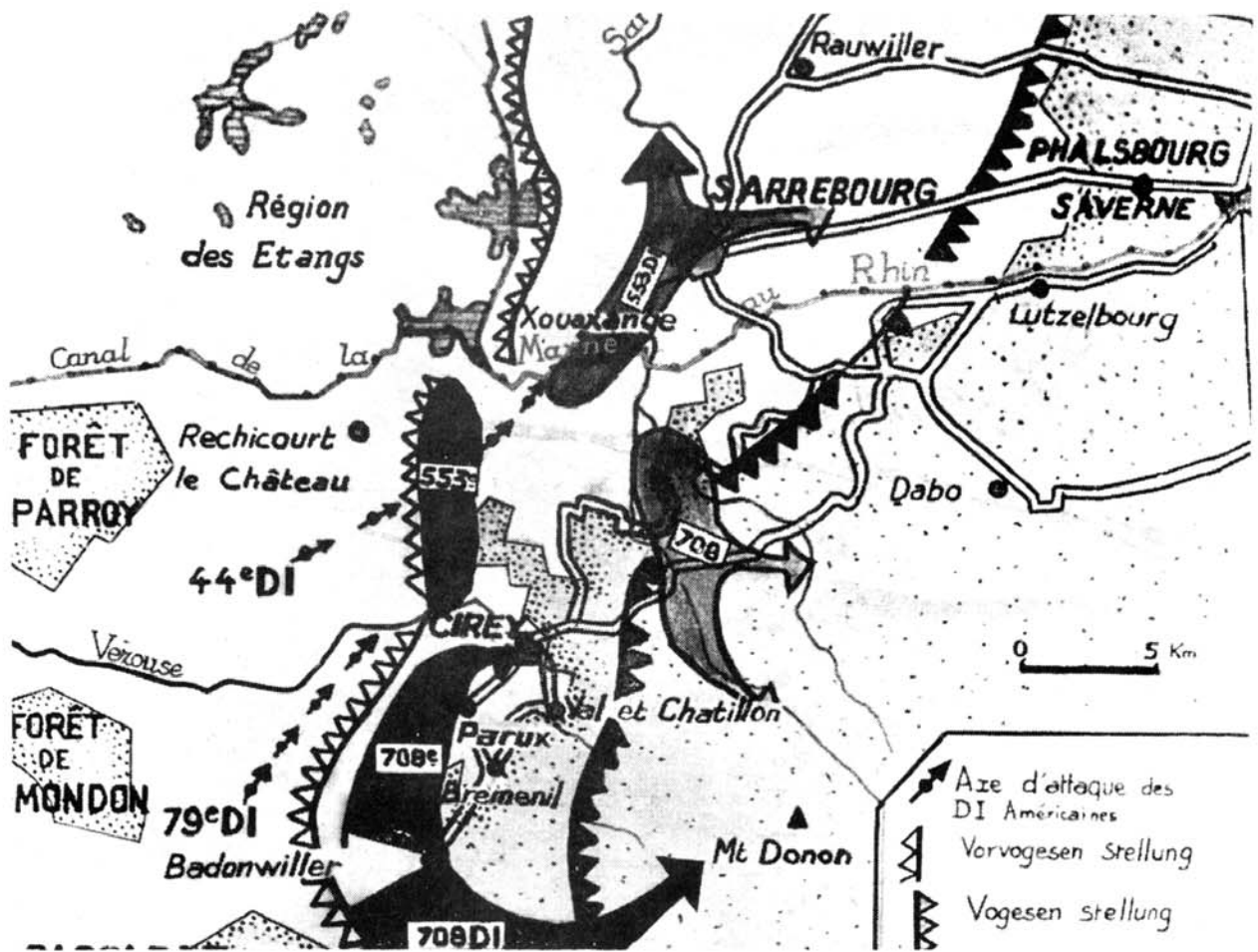
Propagande anti-nazi (Tract)

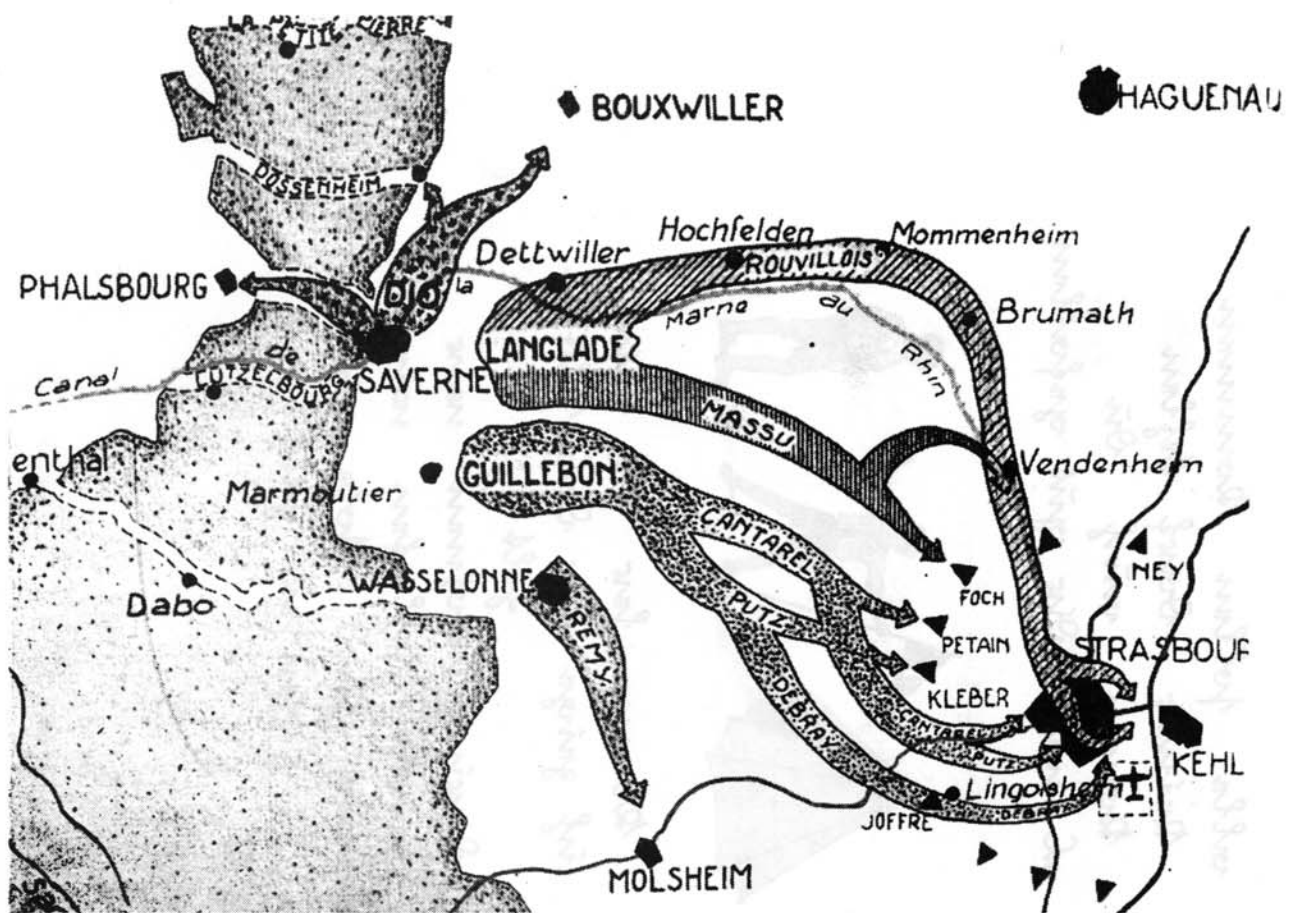


Au camp de prisonniers de Tambov

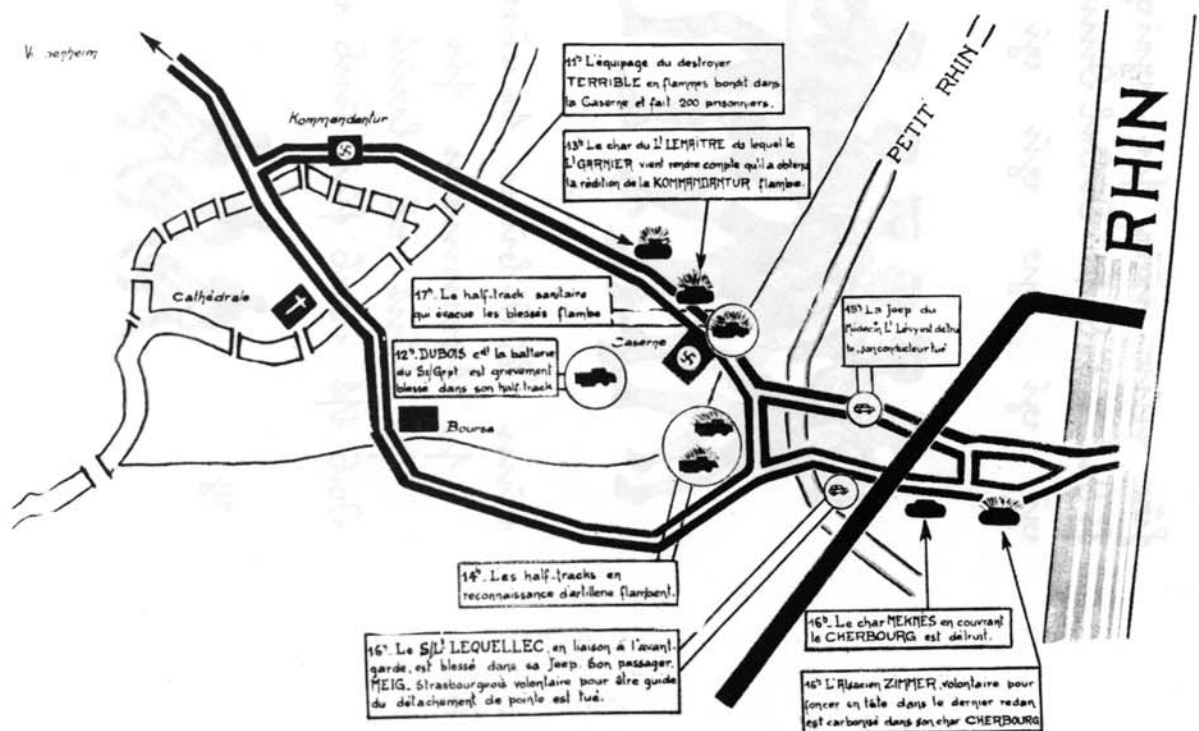


**LES ÉTAPES DE
LA LIBÉRATION
DE L'ALSACE**





La Charge dans Strasbourg



REDACTION
ADMINISTRATION :
9, rue Louis-le-Grand, 9
PARIS (2e)
Téléphone : OPERA 65-00
C. Ch. post. Paris 4143-65

Directeur : Paul BASTID

L'AURORE

Plus d'Alsace-Lorraine !
LA FRANCE,
tout simplement...



LA GUERRE

LES opérations militaires qui se poursuivent à une allure accélérée font naître de grandes espérances. Les baraquements allemands s'écroulent en effet l'un après l'autre. Mais sommes-nous au dernier ? Il serait tentant de croire, comme déjà nous l'avons plusieurs fois espéré, que la guerre prendra fin dans quelques semaines. La prudence veut malgré tout que nous évitions des pronostics trop précis dans leur optimisme. L'ennemi fait un gros effort dans la ligne Siegfried.

La libération de Strasbourg et le bombardement de Tokio sont les deux grands faits de la journée.

Dans Strasbourg, la résistance ennemie, d'abord faible, s'est réveillée aux abords de la cathédrale et dans tout le centre de la ville. Là encore, il ne s'agit pas d'une promesse militaire. Mais de nombreuses localités ont été libérées. Les troupes du général Leclerc, venant de Saverne, et dont les blindés sont entrés les premiers dans la capitale de l'Alsace, avaient seulement à une soixantaine de kilomètres de la ligne armée française. 50.000 Allemands se trouvent en péril entre le Rhin et les Vosges.

Une poignante émotion a envahi tous les cœurs français. Sans doute nos soldats mentent-ils mieux que nous

sur les lieux mêmes le poids des sacrifices imposés aux populations et l'étendue des ravages causés par l'ennemi. Ce que nos alliés doivent comprendre c'est que la malheureuse Alsace ne peut rester indéfiniment exposée aux entreprises de la force et qu'il est indispensable d'élever entre elle et la barbarie germanique une digue infranchissable.

Tokio a été bombardé pour la seconde fois. Mais cette épreuve est certainement plus rude pour le Japon que la première. Les avions sont partis des Mariannes, d'où les « B 29 » peuvent maintenant attaquer à volonté le territoire ennemi, déclare le général Henry H. Arnold, chef des forces aériennes de l'armée américaine. Surtout on annonce qu'il n'y a là qu'un début. L'attaque de l'empire nippon a commencé ; elle se poursuivra jusqu'à l'invasion définitive ; l'aviation ne fait que préparer le rôle des forces navales et terrestres par ses destructions systématiques.

Il y aurait d'autres succès à signaler, en Hollande, en Italie, en Hongrie, etc. Mais la portée militaire et la signification politique des victoires d'Alsace comme aussi les troupes américaines contre le Japon passent pour le moment tout le reste.

Un jour de guerre

HOLLANDE

Les troupes britanniques se sont emparées de l'imposant centre de communications de Venlo. Harlet est libéré, ainsi que Scheldt et Mestery.

Les Allemands évacuent Neermond sur la rive est de la Meuse.

ALLEMAGNE

Au cours d'une contre-attaque,

Merschwiller-le-Bas est pris. Des combats se déroulent dans Selmar.

Les troupes de Patton ont traversé la Sarre au n.-o. de Sarrebouilly.

ITALIE

La 1e armée a établi une tête de pont sur la rivière Sesia, et les troupes polonaises se sont emparées du mont Rigel.

LA LIBERATION DE STRASBOURG PAR LES FORCES FRANCO-AMÉRICAINES

L'Associated Press annonce...

Des éléments avancés auraient franchi le Rhin

Londres, 24 novembre. — Le correspondant de l'Associated Press a auprès de la 7e armée américaine annoncé que des éléments avancés franco-américains auraient traversé le Rhin à l'est de Strasbourg. Il semble que les forces qui ont pris part à cette opération soient de simples éléments de reconnaissance et non pas nécessairement des unités de tête préparant une tentative de traversée du fleuve en masse.

L'AURORE EN LORRAINE

De Metz à Nancy

Où, des villages dévastés par la rage hitlérienne, monte un cri d'espérance

De notre envoyé spécial Dominique PADO

Front de Lorraine, 24 novembre. — En cette journée d'automne, tandis que le vent d'ouest draine dans ce ciel gris des nuages obscurs, la Lorraine en deuil clame sa joie de redevenir française.

Une pluie fine et lassante tombe sur la terre trempée. C'est le règne de la boue. C'est l'hiver qui, déjà, dresse son spectre dans la brume apaisée.

D'al franchi la Moselle aux premières heures du jour, j'ai laissé Metz heureux et fier, Metz joyeux et libre. Nous routons vers Nancy et la campagne lorraine étale devant moi son infinie solitude.

Tout est désert. Ça et là, au milieu des terres abandonnées, des monuments toujours identiques rappellent au voyageur la domination allemande : Malzières ; Armanvilliers ; Gravelotte ; Peltz village tragiquement marqué par la guerre.

enfant qui partie, mobilisé par les Boches. Mon fils et mon petit-fils sont maintenant en Allemagne, sous l'uniforme nazi.

« Pauvre Lorraine ! Regardez ces champs dévastés, ces fermes abandonnées. Regardez nos villages déserts... »

A la suite de l'entrée des troupes françaises dans Strasbourg, le général de Gaulle a adressé au général Leclerc, le télégramme suivant : « De Brastaville à Sirasbourg, par le combat et la victoire ! Voilà, mon général, le chemin que vous avez suivi avec nos braves et chers compagnons ! Nous finirons cette entreprise d'une manière qui sera digne de la France. »

L'hommage de Paris



De l'annonce de la libération de l'Alsace, de nombreux Parisiens sont venus en pèlerinage à la statue de Strasbourg, place de la Concorde, pour y déposer

Londres, 24 novembre. — Le correspondant de l'Associated Press a auprès de la 7e armée américaine annoncé que Strasbourg est entièrement aux mains des forces franco-américaines, à l'exception d'une petite tête de pont allemande, à l'extrémité ouest du pont principal sur le Rhin. Ce pont est encore intact, mais il doit être fortement miné.

L'AURORE EN ALSACE

De Seppois à Mulhouse

Où l'enthousiasme éclate à l'arrivée des premières troupes françaises - - -

De notre correspondant de guerre R. LAMAZÈRE

Front d'Alsace, 24 novembre. — Une borne frontalière qui portait le chiffre « 6 » a git sur le bord de la route ; une barrière est brisée ; et les chars, devant moi, s'élançant à la conquête de l'Alsace, vers des villes et des villages dont les noms évoquent de vieilles façades à pans de bois et des clochers plantés au milieu des vignes.

L'Alsace que nous découvrons en partant de Seppois a gardé son traditionnel visage. Mais qu'est devenu son âme ? Et comment allons-nous retrouver une population que le grand Reich a « épurée », transplantée, annexée ? Il n'est pas un soldat qui ne se pose cette question avec inquiétude et ne cherche, dès les premières agglomérations, la vérité dans les regards des paysans.

Or, derrière leurs rideaux et leurs haies, ceux-ci ne bougent point tout d'abord ; privés depuis des mois de toutes nouvelles, ils

souçoignent pas que les blindés qui traversent aujourd'hui leurs villages en arrachant la terre ne font plus partie de l'invisible armée d'Hitler. Et lorsque, pendant les haltes, on peut les interroger, la stupeur se peint sur leur visage.

LES FRANÇAIS ! LES FRANÇAIS !

La crainte de la Gestapo est telle qu'ils n'osent manifester leur sympathie avant d'être sûrs que les Allemands ne reprendront pas

Albert FAVRE ancien sous-secrétaire d'Etat au cours de l'autre guerre condamné aux travaux forcés à perpétuité

Albert Favre, ancien sous-secrétaire d'Etat dans le ministère Clemenceau de 1917 à 1919, ancien député, accusé d'intelligence avec l'ennemi, a été condamné aux travaux forcés par la Cour de Justice de Saintes et frappé d'indignité nationale.

Albert Favre avait, en fait, depuis longtemps, quitté le parlementarisme pour se consacrer à de doutes spéculations. La venue des Allemands a été pour lui une « excellente occasion pour développer ses « affaires ». Et surtout Albert Favre s'était fait le valet de ses maîtres. Il dénonça un habitant de Saintes et une troupe de maquisards.

Quand on compare sans frayeur...

La comparaison est un jeu facile mais dangereux. Témoin ces écrits de plume, ratures, l'us, dans une « critique » judiciaire, l'œuvre dans un détournement.

Dévoiant la pieuse arithmétique du général Poincaré devant le tribunal spécial, le chroniqueur judiciaire d'un de nos confrères hebdomadaires comparait, arbitrairement, cette « vieille tige » éteinte, au maréchal Ney.

« Brave des braves » avait trahi les émigrés revenus dans les tourterelles de l'ennemi pour se prendre sa place aux côtés du soldat armé de la Révolution, que le général Poincaré avait trahi son drapeau jusqu'aux Tuileries. Le sieur Poincaré a trahi son bonnement — à pour de l'argent — son pays, au profit des Boches. A part ça...

Derrière la tombe ouverte d'un homme qui l'Aurore — qui fut autre celle de Clemenceau — a vu comme un Monsieur et comme un grand serviteur de l'Etat — un éditeur qui porte, de mieux qu'il peut, un nom avec tout ce que prestige, bien de comparer Joseph Caillaux à Philippe Pétain.

Voire la Justice fiscale, le progrès social, l'organisation de la paix par le règlement amiable et d'après à quel des litiges pendants avec un dangereux voisin, tels furent les buts poursuivis, avec une sincérité et une constance, par Joseph Caillaux, authentique Français et grand patriote.

Le renforcement des privilèges du pays riche, la réaction à la fois de nos libertés et de nos libertés.

PARIS
14, Rond-Point
des Champs-Élysées
RÉDACTION ADMINISTRATION PUBLICITÉ
21, Boulevard Montmartre
TÉL. RIC. 99-41 et 99-42.
Rédaction de nuit : PRO. 53-33.

DIRECTEUR : Pierre BRISSON

La diversité française
par François MAURIAC

MEME si nous parvenions tous à donner le même sens au mot « socialisme », même si nous nous accordions sur un programme et sur des méthodes, il resterait que nous appartenions à des races différentes d'esprits. A quoi servirait de le nier ? Si nous voulons nous entendre, il importe d'abord de ne pas nous aveugler sur ce qui nous sépare. La vie spirituelle de la France est trop ancienne et trop riche pour ne pas avoir suscité plusieurs espèces de familles. Notre charme, auquel tant de nos amis étrangers demeurent sensibles malgré nos malheurs, est fait de cette diversité périlleuse. Ils s'y plaisent comme à ces expressions changeantes que l'on épie sur un visage bien-aimé.

Ainsi, puis-je ajouter mon hommage à tous ceux dont on accable, ces jours-ci, le vieux Voltaire, au risque de le ressusciter de plaisir (comme à cette représentation d'« Irène », les Parisiens faillirent le tuer de leurs applaudissements). Mais il n'est pas mon homme, Dieu le sait ! J'ai, pour ne le point aimer, des raisons qui ne tiennent pas à son antichristianisme : la preuve, c'est qu'aucun philosophe ne me reste plus cher que Nietzsche, ce pauvre antichrist, et que je compte plus d'un ami dans la posterité de Voltaire : Stendhal, d'abord, et plus près de nous, le sourire voltairien n'est, à mes yeux, dépourvu de toute sa hideur, en éclairant d'une lumière ravissante le beau visage de Jean Giraudoux.

Il n'empêche que l'appartenance à une autre famille, et il serait dangereux de donner le change sur ce qui nous sépare. Et de même avec les socialistes d'avant guerre : cela ne servirait à rien de réciter le même Credo politique et de prétendre faire route ensemble.

**Se rendant à Moscou
Le général de Gaulle
a fait escale à Tunis
au Caire et à Téhéran**

Le ministre des Affaires étrangères a publié le communiqué suivant :
Répondant à l'invitation du maréchal Staline, le général de Gaulle, accompagné de M. Georges Bidault, ministre des affaires étrangères, du général Juin, chef d'état-major général de la Défense nationale, de M. Palewski, directeur du cabinet civil du général de Gaulle, du colonel de Hancourt, chef de son cabinet militaire, de M. Dejean, directeur général adjoint au ministère des affaires étrangères, de M. de Charbonnière, chef de cabinet de M. Georges Bidault, a quitté la France, de l'aérodrome du Bourget, vendredi dernier, à 10 h. 40, à destination de Moscou.

M. Bogomolov, ambassadeur de l'U.R.S.S., avait pris place également dans l'avion du président du Gouvernement Provisoire de la République.

Après avoir passé l'après-midi du 24 novembre à Tunis, où il s'est entretenu avec S. A. le Bey, le général de Gaulle a fait escale, samedi 25, au Caire.

UNE VISITE AU ROI FAROUK

A son arrivée dans la capitale égyptienne, le général de Gaulle a été accueilli par M. Lecuyer, ministre de France en Egypte et le général Kœchlin-Schwartz, chef de la mission militaire française en Egypte.

S. E. Ahmed Maher Pacha, président du Conseil d'Egypte, avait délégué son secrétaire particulier, Hussein Kamel, pour saluer le chef du gouvernement français.

L'ambassadeur, le ministre d'Etat britannique et le commandant en chef des forces anglaises en Moyen-Orient s'étaient fait représenter. Le lieutenant-général Stone, commandant des forces britanniques en Egypte, avait tenu à venir lui-même accueillir le général de Gaulle.

Au cours de son bref passage au Caire, le général de Gaulle, a fait une visite de courtoisie au roi Farouk avec lequel il s'est entretenu pendant près d'une heure.

Le général a pris contact à la légation de France avec les principaux membres de la colonie française qui a donné, au cours des quatre dernières années, l'exemple du patriotisme le plus courageux et le plus éclairé. On se rappelle que c'est au Caire que fut créé, dès le mois de juin 1940 le premier comité de la France libre à l'étranger.

LA GUERRE Venant des Vosges et de la plaine d'Alsace
les troupes françaises menacent d'encerclement
l'ennemi à l'est de Belfort

LES ALLIÉS PERCENT LA LIGNE ALLEMANDE DES CRÊTES ET DÉBOUCHENT PRÈS DE MOLSHEIM

Au cours des dernières quarante-huit heures, la bataille d'Alsace a continué à évoluer dans tous les secteurs en faveur des forces franco-américaines. Dès maintenant, les éléments produits par les audacieuses avances des divisions françaises dans les régions de Mulhouse et de Strasbourg ont été à leur point renforcés que l'ennemi, d'après ses propres communiqués, semble avoir perdu tout espoir de les réduire et qu'ils sont devenus les bases de nouvelles opérations offensives.

En même temps, les forces alliées qui attaquent de front la ligne des Vosges ont fait de tels progrès qu'elles sont déjà parvenues, en certains points, dans la plaine d'Alsace ou aux abords immédiats de cette plaine, ce qui rend extrêmement dangereuse la position des troupes allemandes qui, de Strasbourg à la frontière suisse, combattent encore à l'ouest du Rhin.

Les allemandes qui se maintiennent à l'est de Belfort sont menacées d'encerclement complet.

Plus au nord, les troupes alliées qui attaquent la crête des Vosges ont fait des progrès dans tous les secteurs. La prise de Ventron, sur la route du col d'Oderen, et de Bussang, sur la route du col de Bussang, amorce une attaque prochaine, à travers les montagnes, sur Thann (dont on vient, une fois de plus, d'annoncer à tort la libération) et sur Cerney.



La percée à travers les Vosges

Jacques Darcy.
(Suite page 2, col. 6, 7 et 8)

LE GENERAL EISENHOWER SUR LE FRONT FRANÇAIS

P. C. avancé du G. Q. G. allié, 27 novembre. — Le général Eisenhower a inspecté samedi dernier pour la première fois la nouvelle armée française. Le commandant en chef des forces expéditionnaires alliées a rencontré le général de Lattre de Tassigny, commandant en chef de la 1^{re} armée française, dans une vallée inondée, au cœur du massif des Vosges, puis a effectué une tournée de près de 500 kilomètres, qui l'a amené à quelque cinq kilomètres de la frontière suisse. Le généralissime a notamment inspecté la première division française qui se rallia au général de Gaulle en Afrique, après l'effondrement de la France. Il s'est également rendu au G. Q. du 1^{er} corps d'armée français, et a examiné la situation militaire avec les généraux français.

La situation militaire en Alsace

STRASBOURG : La ville est libérée, mais les Allemands tiennent encore le pont de Kehl.
BELFORT : L'ennemi résiste encore dans quelques forts des alentours.
MULHOUSE : Les Français sont maîtres de la ville, à l'exception des casernes où se sont retranchés quelques bataillons de SS.

LA France d'aujourd'hui n'est plus celle d'hier...

Ne comptez pas sur votre voisin pour faire ce que vous devez faire vous-même.

Souscrivez à l'EMPRUNT DE LA LIBERATION.

René PLEVEN
Ministre des Finances

Après Sarrebourg, Phalsbourg, Saverne
PREMIER DIMANCHE DANS STRASBOURG LIBÉRÉ

De notre correspondant de guerre auprès des armées alliées, James de COQUET

Strasbourg, 26 novembre.
La coiffe noire d'une Alsacienne dans un coin de la carte de France, authentifie le tableau. Sans cette Alsace, il manquerait quelque chose au dessin de la France. Aussi est-ce l'image même du pays que l'on voit se reformer sur les pas de la division Leclerc en ce premier dimanche de l'Alsace reconquise, un dimanche où alternent le soleil et la pluie. Car le ciel nous offre un reflet des opérations militaires : il n'est pas encore nettoyé.

Sarrebourg, Phalsbourg, Saverne, dans ces petites villes qui se sont inscrites tant de fois dans notre histoire et qui, depuis hier seulement, ont retrouvé leurs vrais noms, les couleurs françaises ont jailli de chaque fenêtre. Sur le pas des portes, des jeunes filles arborent cette charmante coiffe noire qui est la doyenne de la Résistance. Elles sourient aux soldats qui passent, elles agitent de petits drapeaux comme dans les vieux albums de l'oncle Hansi.

Voici Strasbourg enfin, sérieusement meurtri par la guerre, un peu défigurée par quatre années d'occupation intensive, mais qui ne demande qu'à revivre et à se réintégrer dans la communauté française. Pour l'instant, sa population est à peine la moitié de ce qu'elle était naguère. Il y a plusieurs raisons à cela. D'abord l'évacuation de 1939 qui en fait, du jour au lendemain, une ville morte, puis les expulsions de 1940, ensuite les bombardements de ces derniers mois qui ont contraint une partie de la population à un exode vers la campagne, et enfin les rafles de la

La propagande nazie était naturellement bien infatigable pour ne pas laisser à l'ennemi le loisir de se réinstaller dans la ville.

(Suite page 2, col. 5 et 6)
DEMAIN
Jean SCHLUMBERGER

CHRONIQUE

La ville enchantée
par Jérôme et Jean THARAUD

PAR les temps où nous vivons, il faudrait avoir l'imagination bien pauvre pour ne pas désirer, tous les matins, monter sur le tapis magique des légendes persanes et se laisser emporter par lui vers le point de l'univers où se

Ordre du Jour N° 73

Officiers, sous-officiers et soldats
de la 2me Division Blindée,

En cinq jours vous avez traversé les Vosges
malgré les défenses ennemies et libéré Stras-
bourg.

Le serment de Koufra est tenu!

Vous avez infligé à l'ennemi des pertes très
sévères, fait plus de neuf mille prisonniers, dé-
truit un matériel innombrable, et désorganisé le
dispositif allemand.

Enfin et surtout, vous avez chassé l'invasisseur
de la Capitale de notre Alsace, rendant ainsi à la
France et à son armée son prestige d'hier.

Au nom du Général de Gaulle et de la France,
je vous en remercie.

Nos camarades tombés sont morts en héros,
Honorons leur mémoire!

Strasbourg, le 24 novembre 1944.

Le Général LECLERC,

Commandant la 2me Division Blindée.



PRÉFECTURE DU BAS-RHIN

ARRÊTÉ

ASTREIGNANT LES RESSORTISSANTS ALLEMANDS
À SE PRÉSENTER AUX AUTORITÉS DE POLICE

Le Préfet du Département du Bas-Rhin
Officier de la Légion d'Honneur

Vu l'arrêté du Commissaire régional de la République à Stras-
bourg en date du 1er décembre 1944

arrête:

ARTICLE PREMIER. - Tous les ressortissants alle-
mands se présenteront avant les dates indiquées
ci-dessous à la brigade de gendarmerie du chef-lieu
du canton où ils se trouvent.

Passé les délais indiqués ci-dessous, ceux
d'entre eux, qui ne se seront pas présentés, seront
recherchés selon les lois de la guerre.

ARTICLE 2. - Toutes les personnes donnant asile
après les délais fixés à un Allemand visé à l'article
premier, seront remises dans les mêmes conditions
à l'autorité militaire.

ARTICLE 3. - Le Secrétaire Général de la Préfec-
ture et les Services de Police sont chargés de l'exé-
cution du présent arrêté.

- 1) Dans le canton de
les Allemands du sexe masculin âgés
de 15 à 60 ans se présenteront avant
le
- 2) Dans le canton de
tous les autres Allemands se présenteront
avant le

Pour ampliation: Strasbourg, le 30 décembre 1944
P. le Préfet,

Le Directeur du Cabinet, signé: BOLLECKER

STRASBOURG, le 28 décembre 1944.

Le Préfet,
P. le Préfet,
Le Secrétaire Général,

signé: **CATHAL**

IMPRIMERIE DES DERNIÈRES NOUVELLES DE STRASBOURG

VERORDNUNG

ÜBER DIE
MELDEPFLICHT DER REICHSDEUTSCHEN

Der Präfect des Département Bas-Rhin
Offizier der Ehrenlegion

Nach Einsicht der Verordnung des Commissaire regional de la
République in Strassburg vom 1. Dezember 1944

verfügt:

ARTIKEL 1. - Alle Reichsdeutschen haben sich
vor den unten genannten Daten bei der Gendarmerie-
brigade des Kantonsortes, wo sie sich befinden, zu
melden.

Diejenigen, die sich bis zu den unten genannten
Terminen nicht gemeldet haben, werden aufgesucht,
verhaftet und den Militärbehörden übergeben, um
nach den Kriegsgesetzen behandelt zu werden.

ARTIKEL 2. - Alle Personen, die nach Ablauf der
festgesetzten Fristen einem meldepflichtigen
Reichsdeutschen Unterkunft gewähren, werden
unter den gleichen Bedingungen den Militärbe-
hörden übergeben.

ARTIKEL 3. - Der Generalsekretär der Präfektur
und die Polizei werden mit der Ausführung der
gegenwärtigen Verordnung beauftragt.

- 1) Im Kanton haben
sich die Reichsdeutschen männlichen Ge-
schlechts im Alter von 15 bis 60 Jahren
vor dem zu melden.
- 2) Im Kanton haben
sich alle übrigen Reichsdeutschen vor dem
zu melden.

Vu pour contresigne et exécution: STRASBOURG, le 28 décembre 1944
Le Général SCHWARTZ, Gouverneur Militaire de Strasbourg,
Commandant la 10^e division signé: SCHWARTZ

Provisoirement

17-19, rue
de la Nuée-Bleue
à
Strasbourg

JOURNAL D'ALSACE

LE PLUS ANCIEN QUOTIDIEN D'ALSACE ET DE LORRAINE

VENDREDI
 5
 JANVIER
 1945

N° 3

10 Rpt. = 1 fr. 50

Cinquième Colonne

Cette appellation fit fortune au moment de la débâcle. Depuis, elle est entrée dans le langage courant et sert à désigner, indistinctement, le traître à la solde de l'ennemi; l'espion dont le rôle est de pervertir l'opinion publique; le défaitiste inné et sans ressort qui s'abandonne et se refuse à croire en son pays, tous ceux, enfin, dont les paroles ou les actes se révèlent contraires à l'intérêt national.

Cette cinquième colonne n'est pas un mythe. Elle existe, elle manifeste même aux moments critiques une malfeasance dangereuse. Elle est partout, insidieuse et sournoise. Elle jette la panique, suscite des craintes injustifiées, entrave la bonne marche des administrations ou des services publics; introduit partout la perturbation et le désordre.

Durant ces derniers jours, alors que l'offensive allemande menaçait de créer une situation délicate pour les Français, les nouveaux avions allemands à réaction ou les tanks monstrueux comme des inventions géniales qui influeront dans l'avenir sur le sort des batailles, il n'en reste pas moins que la supériorité des armées alliées en matériel et en effectifs, imposera au Reich, tôt ou tard, une capitulation sans conditions.

Mais ceci étant, l'on ne peut que s'incliner, lorsque à l'Assemblée consultative ou au Comité National de la Résistance des voix s'élèvent pour exiger une épuration sans faiblesse ou pour extirper de la machine administrative le vieil esprit qui faillit conduire la France à l'abîme.

Dans le Bas-Rhin, le Haut-Rhin, la Moselle, la débâcle eut ce résultat inattendu de faire craquer le vernis français dont par prudence, avant 1940, et pour mieux duper les naïfs, s'étaient enduits les agents de l'Allemagne.

Et certains qui occupaient des fonctions officielles grassement rétribuées rejoignirent sans hésitation les rangs du parti nazi et troquèrent leur écharpe tricolore contre l'uniforme moutarde, la

les rênégats, et ce sont ceux-là qui continuent à exercer sur les populations un chantage à la peur. Ce sont ceux-là aussi qu'il faut traquer et mettre dans l'impossibilité de nuire. Il ne s'agit pas d'emprisonner sans motif, de commettre des erreurs regrettables, de substituer l'arbitraire à la légalité, de jeter la suspicion sur d'excellents Français.

L'épuration indispensable doit rester sereine, mais elle doit également ne point se laisser arrêter dans son oeuvre de salubrité nécessaire par des considérations d'opportunité ou de relations. C'est à la Justice, à ses services qu'incombent le souci et le devoir de traquer le Boche camouflé, l'admirateur du régime nazi, le délateur, le dénonciateur, le détracteur appointé.

Pour que l'Alsace puisse à l'avenir vivre en parfait état de sécurité, pour qu'elle apporte sa contribution sans réticences de bataille et de l'arrière-front en Allemagne.

A la population de Strasbourg !

Le Commissariat de la République communique :

La situation militaire n'est pas inquiétante. Les troupes françaises et alliées sont à leur poste de combat; les administrations publiques continuent à fonctionner. Aucun effort n'a été épargné par l'Administration et l'Armée françaises et aucun effort ne sera épargné à l'avenir pour assurer à la population la sécurité à laquelle elle a droit.

La Russie veut en finir avec le Reich

«Nous saluons chaleureusement la nouvelle année 1945», écrit la «Pravda» dans son éditorial de Nouvel an. «Nous

LA SITUATION MILITAIRE

Redressement marqué des Américains dans la région de Bastogne

A la veille de la chute de Budapest

Les 80.000 Allemands enfermés dans Budapest continuent à se débattre avec une sorte de fureur suicidaire. La stratégie allemande soviétique en direction du coeur de l'Allemagne.

Violentes attaques allemandes à proximité de Bitche

La radio de New-York annonce que traversé la Sarre et attaqué les Américains sur l'autre rive du fleuve. Après des combats acharnés qui ont duré plusieurs heures, les Allemands

En Hollande, dans l'île Shouven et près de Capelle, les Allemands ont tenté des coups de mains appuyés d'artillerie. Ils ont échoué. Ils ont d'autre part lancé hier sur le front de Linich une puissante attaque aérienne. Enfin le chroniqueur militaire de l'agence allemande Transocean croit bon de signaler que les forces de la 1ère Armée américaine ne tiendraient plus le secteur d'Aix-la-Chapelle. L'ensemble de ces indices et de ces faits ne permet évidemment pas de tirer sur les intentions du commandement allemand dans cette région des conclusions absolues.

Dans le secteur de Bitche l'affaire paraît plus sérieuse. L'attaque lancée depuis près de 48 heures contre les positions américaines a permis aux Allemands de progresser quelque peu. Mais ce qu'il importe de signaler, c'est que les effectifs engagés par l'ennemi sont importants, qu'ils sont fortement soutenus par l'aviation. On constate d'autre part qu'il dispose de nom-

breux renforts massés derrière la ligne Siegfried dans la région de Pirmasens. Bref, il est possible que les Allemands aient pas seulement pour but de repousser les Américains des abords de la ligne Siegfried, mais tenaient que la pénétration de l'ennemi a été plus profonde qu'on ne l'avait pensé. Deux attaques ennemies ont été stoppées, la première à 9 km au sud de Bitche, la seconde à 8 km environ au sud de Bannstein, qui est aux mains des Allemands. Sur le flanc Est de la pénétration adverse les Américains ont réalisé des gains de terrain dans la région de Philippsbourg. Après un violent combat l'ennemi s'est retiré de cette ville, puis en a commencé le bombardement par l'artillerie.

La ligne du front dans ce secteur part de Bitche, passe par Meisenthal, se dirige ensuite vers Reipertswiller et remonte vers le nord-est jusqu'à Philippsbourg.

En Belgique il y a peu de changements dans le secteur Bastogne—Saint-Hubert.

Au nord de Colmar les Français après avoir repoussé une attaque ennemie, ont contre-attaqué et gagné du terrain. Dans les Vosges, des tentatives d'infiltration ont été enrayerées.

En Hollande, rien à signaler.

A la Population de Strasbourg!

La situation militaire n'a rien d'inquiétant.

Que les habitants se rassurent et restent paisiblement chez eux.

Strasbourg et l'Alsace seront défendus par les Armées Alliées qui ne songent pas à se replier.

Vive l'Alsace!

Vive la France!

signé:

LE GÉNÉRAL AMÉRICAIN

Commandant de Strasbourg

Adresse à la population Strasbourgeoise

STRASBOURG EST LIBÉRÉ!

Bien que la bataille se poursuive à proximité et que la ville soit, par moments, sous le feu de l'artillerie ennemie, la vie a repris et la population vaque à ses occupations avec un calme, un sang-froid et un courage qui lui font honneur.

Les autorités militaires ne peuvent que se féliciter de cette attitude; toutefois elles sont dans l'obligation de rappeler à chacun qu'une constante menace pèse sur la ville et que toutes précautions doivent être prises pour parer à toute surprise risquant d'infliger à la population des pertes ou des dégâts.

C'est dans cet esprit que toutes mesures édictées par l'Autorité Militaire pour sauvegarder la population, et en particulier, le couvre-feu et les règles strictes de la défense passive, doivent être scrupuleusement respectées.

Les relations entre les troupes alliées et la population sont plus que cordiales et iront sans doute en s'améliorant par la suite.

Il ne saurait en être autrement entre amis partageant le même idéal de liberté.

Les Autorités Militaires constamment attachées au respect des lois internationales, des conventions de La Haye et de Genève, à l'égard même d'un ennemi qui ne les respecte pas toujours, ne peuvent apporter dans les régions libérées que l'esprit de fraternité des Nations Unies.

LE GÉNÉRAL AMÉRICAIN

Commandant en chef
les troupes de la Région de Strasbourg

Hinaus!
mit dem
welschen Plunder

Jetzt awer nüß!



Affiches parues lors de la Libération